

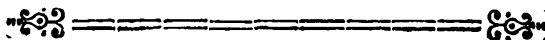
JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL  
D E  
PIECES FUGITIVES,  
D E L I T E R A T U R E  
C H O I S I E ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.*

DEDIÉ AU ROI,  
OCTOBRE 1752.



NEUCHÂTEL  
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



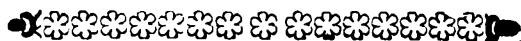
M D C C . L I I .





JOURNAL  
HELVETIQUE,

OCTOBRE 1752.



DISCOURS

*Contre l'Intemperance.*

**L**Es Excès de la Table sont fort comuns aujourd'hui, & il convient fort de faire quelques Réflexions sur cet abus, dans un Ouvrage Périodique de la nature de celui-ci. Il est surprenant que l'on n'écrive pas plus souvent dans ce País, contre une branche de l'Intempérance, que l'on regarde come nôtre Vice National. On comprend bien que c'est de l'Ivrognerie dont je veux parler.

Quand nous vimes paroître sur la scène, il y a quinze ou seize ans, le *Spectateur Suisse*, qui nous dona quelques Discours Moraux pleins de sel & d'enjouement, nous atendions de ce *Socrate Moderne* qu'il

travailleroit fortement à corriger ses Compatriotes , du Défaut, ou plutôt du Vice qu'on leur reproche depuis si long-tems. Mais il se contenta d'entamer la matière , & de reconoitre le mal. „ Je ne puis m'em-  
 „ pêcher , dit-il , de renouveler le reproche  
 „ qu'on nous fait depuis long-tems d'ai-  
 „ mer trop à boire... Je n'ai pas re-  
 „ marqué , dans mes différens Voiages ,  
 „ que ce défaut soit aussi général ailleurs ,  
 „ ni poussé aussi loin qu'il l'est dans ma  
 „ Patrie, sur tout parmi ce qu'on appelle  
 „ les Honêtes-Gens. Dans les autres Etats,  
 „ ce n'est guère que le Peuple, qui done  
 „ dans la crapule, au lieu que chez nous,  
 „ on voit s'y livrer un assez grand nom-  
 „ bre de gens , qui font quelque figure.  
 „ Je conois plusieurs Persones qui ont du  
 „ génie & des talens , & qui rendent ces  
 „ qualités inutiles, en s'abrutissant par le Vin.

Il fait ensuite sentir la turpitude de ce Vice, mais seulement en deux ou trois lignes. Après quoi il exhorte ses Compatriotes à mettre de l'eau dans leur Vin. On s'atendoit à quelque chose de plus aprofondi de cet ingénieux Ecrivain ; & à peine nous a-t-il donné une page entière sur un sujet qui demandoit d'être envisagé par toutes ses faces \*.

\* *Journ. Helvétique* Octobre 1737. p. 88.

Il est vrai que l'on voit dans ce Journal des Réflexions solides, & plus étendues contre l'Ivrognerie. Elles se trouvent dans un Discours *sur l'usage du Vin*, qui parût au commencement de 1743 \*. Mais est-ce trop de revenir tous les dix ans à nous ouvrir les yeux sur les suites funestes de cette mauvaise habitude ?

Que l'on ne dise pas qu'il faut laisser ce soin aux Prédicateurs. Ils le font sans doute de tems en tems, & avec beaucoup de force. Mais j'ose dire, qu'un Ouvrage Périodique, come celui ci, est plus propre à traiter ces Matières que la Chaire. La raison, c'est que ce sujet demande des détails où un Prédicateur craint quelquefois d'entrer, de peur de doner atteinte à la gravité de son Ministère.

Pour mettre plus de variété dans ce Discours, il roulera non seulement sur l'Ivrognerie, mais encore sur la Gourmandise. On se propose d'y ataqer les excès de la Table en général, soit à l'égard des Viandes, soit à l'égard de la Boisson, c'est ce qu'on appelle ordinairement *Intempérance*.

Nos Corps ont besoin de nourriture. Quand nous n'en prenons pas, nous sommes exposés à la faim & à la soif, & nous

\* Journ. Helv. Février 1743. Art. [L]

nous sentons afoiblir considérablement. Dieu nous aiant doné la vie , a trouvé à propos de nous la conserver par ce moien. Ici la Nature parle clairement , quand on veut l'entendre. Nous voions la fin que son Auteur s'est proposée , en nous affujettissant aux Alimens , & la simplicité de ses desseins est trop bien marquée pour la méconnoître ; c'est uniquement la conservation & le soutien du Corps. Nous ne devons donc pas nous écarter de ses vûes.

Il est vrai , que pour rendre la nécessité des Alimens moins onereuse , Dieu y a attaché l'agrément des saveurs. Mais par nôtre dépravation , ce qui n'a été doné que pour la facilité de l'usage légitime , est devenu la tentation journalière de l'abus. On aime le plaisir pour le plaisir même. On en oublie la fin , & d'un penchant qui n'a rien dans le fond que de bien ordonné , on s'en fait une passion , qui outrage tout à la fois la Nature , & la sagesse de son Auteur.

Les Homes devoient admirer la Bonté de Dieu , qui a voulu par les Alimens conserver leur vie , les soutenir , les fortifier , & qui a même voulu y attacher des sensations agréables. Ils devoient lui en marquer leur reconnoissance. Cependant ils se servent de ces Alimens pour l'ofenser , & de cette même nourriture , qui leur avoit été

donnée pour leur bien, ils en abusent d'une manière à se rendre par là même malheureux.

On tombe dans l'Intempérance de deux manières, ou par rapport à la quantité des viandes ou de la boisson, ou par rapport à leur qualité. Du côté de la quantité quand on se surcharge de viandes ou de bruvage, au de là de ce qui est nécessaire pour la conservation de la vie & le soutien de nos forces, c'est à dire au de là du but que le Créateur s'est proposé en nous accordant les Alimens. On pêche du côté de la qualité, quand on est trop attentif au choix des Viandes, ou de la Boisson, quand on cherche principalement ce qui peut le plus flater la sensualité, & qu'on se pique d'avoir une Table délicate.

Le plaisir qui naît de l'usage des Alimens, est donc en lui même permis & innocent, & ce n'est que l'abus qui est condamnable. Cet abus consiste à les rechercher avec trop d'empressement, à ne pouvoir se passer de ce qui flate le plus le goût, à en prendre même avec excès, & à ne rien épargner pour satisfaire ce penchant. On comprend bien, qu'il y a divers degrés dans ces différentes branches de l'Intempérance, mais qu'on ne peut pas tous spécifier.

Il semble que les Moralistes devroient prescrire des Règles sur le légitime usage des Alimens. Mais il est difficile d'en donner de bien précises. La diversité des tempéramens & des circonstances où l'on peut se rencontrer, empêche qu'on puisse marquer exactement le sage Régime que doit observer un Chrétien à l'égard de la Table, & qui convienne également à tous. Il faut nécessairement s'en tenir à quelque Maxime générale come celle-ci, que nous devons toujours user des Alimens, conformément au dessein de Dieu, c'est-à-dire en user pour la conservation de nôtre vie, & pour réparer nos forces. Voila les bornes qu'on ne doit point passer. Il faut également éviter d'en prendre avec excès, ou d'apporter trop de délicatesse dans le choix des Alimens, sur tout quand on jouit d'une pleine santé. Une attention que l'on doit faire encore, c'est de demeurer un peu au deça de la ligne qui sépare les plaisirs permis & les défendus. Pour ne pas s'exposer quelquefois à la passer, cette précaution est nécessaire.

On ne doit point regarder cette Règle come trop sévère. On verra dans la suite, que jamais on ne goûte mieux le plaisir, que lors qu'on ne s'y livre pas trop & qu'on fait en user avec retenue. Il y a plus, c'est que l'on s'atire des maux très réels en recher-



chant le plaisir fans modération & fans règle.

L'Intempérance a des suites funestes dès cette Vie même. Elle conduit souvent à la pauvreté & à la misère. *Celui qui aime le Vin &c. la bone chère ne s'enrichira point*, dit Salomon, *Celui qui se livre trop aux plaisirs de la Table tombera dans l'indigence* \*.

Une Vie sensuelle & déréglée engage nécessairement à de la dépense. Si elle n'est pas considérable par elle même, elle le devient par sa continuité. Ceux dont la situation n'est pas aisée ne peuvent qu'être incomodés de ces fraix. C'est ce qu'on remarque tous les jours dans les Artisans qui ont ce mauvais penchant.

Ceux même qui paroissent mieux accomodés des biens de la fortune, ne laissent pas de souffrir avec le tems de leur trop de sensualité. Outre la dépense qu'elle cause, il faut encore remarquer qu'un Home qui s'y livre trop ne peut que négliger un peu ses affaires. La mollesse & les plaisirs le rendent lâche & éféminé. Il perd cette activité nécessaire pour faire prospérer son bien. Quand on s'est acoutumé à cette Vie voluptueuse, on ne peut pas se résoudre à rien retrancher de ses plaisirs, lors même que  
notre

\* Prov. XXI. 17.

nôtre situation a changé. On ne fait plus se réduire au nécessaire, & par là le désordre de nos affaires augmente tous les jours. L'expérience ne confirme que trop ce qu'avoit dit le Sage il y a bien long-tems, que les *Plaisirs de la Table conduisent à l'indigence.*

Quand il dit que *celui qui aime le vin & la bone chère ne s'enrichira point*, on voit clairement qu'il veut dire, que le trop de goût pour les plaisirs de la Table nous empêche d'aquérir du bien. Entre plusieurs exemples que l'on pourroit citer pour confirmer cette Maxime, je n'en rapporterai qu'un seul, c'est le cas de ces jeunes Gens que nous voions assez souvent manquer leur Etablissement parce qu'ils aiment trop le Vin & la Table. Un jeune Home marquoit quelque talent. On pensoit à l'employer, mais on se retient, & on ne fait rien pour lui, parce qu'on le voit trop distrait par le plaisir. On ne confie guère les emplois lucratifs, les Comissions utiles à des gens plongés dans la sensualité. Combien de fois n'avons nous pas oui dire, ce jeune Home a manqué sa fortune, pour avoir trop aimé le plaisir.

La Santé est un bien plus précieux encore que les Richesses, & il est aisé de faire voir que rien n'est plus propre à la dé-

truire que cette délicateſſe dont les Voluptueux font Eſclaves, ou les excès d'une groſſière débauche. La cauſe la plus générale de nos Maladies c'eſt la bone chère qui nous jette preſque toujours dans des excès. Un Auteur moderne a dit, que *l'Apotecaire eſt ſans ceſſe occupé à contreminer le Cuiſinier*. Le Spectateur Anglois a auſſi là deſſus une penſée fort ingénieufe. Il nous dit qu'il lui ſembloit un jour, dans un grand Repas, qu'il voioit la Fièvre, la Goute, l'Hydropiſie, & tout ce à quoi les Médecins font mine de déclarer la guerre, voltiger ſur les Ragouts, & entrer dans la bouche, pêle-mêle avec les morceaux qu'on mangeoit.

Pour les excès du Vin & de la débauche, les mauvais éfets en font encore plus ſenſibles. Cette chaleur d'entrailles qu'elle nous cauſe, & dont nous nous apercevons nous mêmes, ce mouvement violent & irrégulier de nôtre ſang, tout cela eſt il compatible avec la délicateſſe extrême de nos Organes? Comment nos Corps, qui ſont la fragilité même, réſiſteront ils aux excès réitérés de la débauche? Comment cet Edifice ſi peu ſolide, tiendra-t-il contre pluſieurs ſecouſſes de cette nature?

Il eſt vrai qu'il y a des perſonnes ſi robuſtes, qu'elles ſemblent réſiſter à ces fortes d'excès. Mais ſuivés les dans le cours de

leur vie , & vous verrés qu'il y a bien peu de ces Débauchés qui ne sentent, tôt ou tard, les funestes suites de leur vie déréglée. Une Fièvre ardente emporte l'un à la fleur de son âge; l'autre meurt d'extinction & d'épuisement, & celui que le feu de la jeunesse, ou la vigueur du tempérament aura mis à l'abri de ces accidens, vous le verrés, dans un âge plus avancé, tomber tout à coup, rester sans force & sans mouvement en proie à plusieurs Maladies habituelles, qui lui rendent la Vie amère & insupportable. Voila ce que l'expérience confirme, & dont chacun peut se rapeller des exemples. Concluons, qu'il n'est que trop ordinaire de voir que des infirmités longues & humiliantes font paier chèrement les délices. & les excès de la Table, à ceux même que la Mort à épargnés. On se plaint que la Vie est courte, pourquoi donc l'abrèger encore par la dissolution & les excès? On se plaint que nôtre Vie est traversée par bien des accidens qui ne dépendent pas de nous, pourquoi donc y ajouter volontairement de nouvelles amertumes?

Cette Réflexion nous conduit naturellement à réfuter un prétexte dont se servent fréquemment les Ivrognes, c'est qu'ils cherchent à dissiper leurs chagrins. Ils veulent, disent ils, se distraire de leurs soucis do-

mestiques. Mais il est aisé de faire voir que par là ils augmentent le mal, bien loin d'y remédier. C'est, dites-vous, pour dissiper vos chagrins, que vous allés fréquemment boire avec vos Amis, & boire un peu largement. Mais de quelle nature sont ces soucis que vous voulés chasser de vôtre esprit? Ce sont peut être d'anciennes Dettes, qui vous inquiètent. Je vous demande donc si les nouvelles dépenses que vous faites fréquemment au Cabaret, remédieront à ce vieux mal? Le chagrin que vous cause le mauvais état de vos affaires s'adoucirà t-il en les empirant? Et vôtre santé que vous altérés par là, étant afoiblie, vôtre situation en deviendra-t-elle plus douce dans la suite?

Les Peuples septentrionaux emploient un prétexte un peu plus plausible. Ils prétendent que le Vin qu'ils prennent, même avec quelque excès, leur est nécessaire pour la santé. Ils ont le sang épais, & qui a peine à circuler, disent ils, il faut pour le mettre en mouvement, le secours du Vin & des Liqueurs spiritueuses. Ils ajoutent que s'ils en prennent quelquefois avec excès, c'est pour exciter chez eux un peu de gaieté, avantage que la Nature semble leur avoir refusé. Aussi l'Auteur de l'*Esprit des Loix* qui fait dépendre les Mœurs d'un Peuple, du País qu'il habite, n'a pas manqué de

remarquer, que le degré d'Ivrognerie d'un Peuple, est ordinairement son degré d'Elevation du Pole. L'Ivrognerie, dit il, se trouve établi par toute la Terre, dans les proportions de la froideur & de l'humidité du Climat. Passés de l'Equateur jusqu'à notre Pole, vous y verrez l'Ivrognerie augmenter avec les degrés de Latitude.

Je ne m'arrêterai pas à examiner si cette excuse est valable chez les Peuples du Nord. Il seroit aisé de prouver que par tout l'Ivrognerie a des suites funestes, quoi qu'elle nuise plus ou moins à la santé, suivant les différens degrés de chaleur du Climat. Il doit nous suffire, que nous ne pouvons point employer ce prétexte. La Nature ne nous a pas confiné dans un Pais si voisin des glaces du Nord. Notre Climat est tempéré, & heureusement placé entre l'Equateur & le Pole, presque à une égale distance de l'un & de l'autre. Suivant la règle & la mesure du Président de *Montesquieu*, un Suisse ne devoit donc boire que modérément.

Le côté par où l'on attaque avec le plus d'avantage ceux qui prennent du vin avec excès, c'est quand on leur représente le désordre qui en résulte dans leur Esprit. Est-il rien de plus honteux que de prendre trop d'une Liqueur, dont les fumées ofusquent le Cerveau & font perdre la connoissance.

Plusieurs autres Vices à la vérité , sont opposés à la Raison ; ils la troublent presque tous jusqu'à un certain point , mais ils en laissent au moins quelque lueur , & ils n'en étouffent pas entièrement les fonctions. Dans l'ivresse c'est toute autre chose.. Tant qu'elle dure , nous sommes totalement privés de notre Raison. Cette lumière que Dieu nous avoit donné pour nous conduire , nous devient entièrement inutile. Cette étincelle de la Divinité , qui nous distingue des Bêtes , est éteinte , & nous nous dégradons fort au dessous d'elles.

Ceux qui ont la mauvaise habitude de prendre du Vin avec excès , essaient quelquefois d'afoiblir ce motif qu'on emploie pour les corriger. Ils disent que cette extinction de leur Raison est un symptôme qui ne dure pas long tems. Ils voudroient faire aller de pair la privation de la Raison par l'ivresse avec le désordre où cette faculté se trouve pendant que nous dormons. On a peine à comprendre qu'ils puissent faire bien sérieusement cette comparaison. Voici cependant la Réponse.

L'Auteur de la Nature , qui a eu de sages raisons pour nous assujettir au Sommeil , a pris soin d'en ôter les inconveniens & l'indécence qui se trouve dans l'ivresse. En nous privant de l'usage de notre Raison pendant l'assou-

piſſement , il nous a mis en même tems dans un état d'inaction , où nous n'avons pas beſoin d'être guidés par ce Flambeau. Un Home yvre ne laiſſe pas d'agir , mais de la manière la plus irrégulière. Il ne fait plus ni ce qu'il dit , ni ce qu'il fait. D'ailleurs le Sommeil , qui eſt ſagement preſcrit par la Nature pour réparer l'épuifement des eſprits , par cela même nous met en état de nous mieux ſervir de nôtre Raiſon quand nous ferons réveillés. La ſuſpenſion de cette faculté pendant la nuit , la perfectione , en quelque manière , pour la ſuite. L'Yvreſſe au contraire , non ſeulement nous ôte tout d'un coup l'uſage de nôtre Raiſon , mais à la longue , elle l'aſoiblit encore conſidérablement. Elle en détruit , pour ainſi dire , les reſſorts. Par l'excès du Vin , l'Esprit ſemble ſ'apeſantir come le Corps. Le Jugement dépérit ſenſiblement. Il ne faut plus chercher dans un Home ſujet au Vin , ce qu'on apelle force de génie , & il n'eſt plus propre à ſervir la Societé. Il eſt incapable de remplir un Emploi. Comment les lui confieroit-on , puis que nous ne voulons pas même à nôtre ſervice un Domeltique , qui a contracté cette mauvaiſe habitude ?

Il ſeroit aifé de faire voir encore , que la ſenſualité nous gâte le Cœur. Les ſentimens  
de



de charité & de compassion, par exemple, ne se trouvent guère chez un Voluptueux & un Débauché. La tendresse pour les Malheureux est une vertu à peu près inconue de ceux qui vivent dans la mollesse, ou qui s'abandonnent à l'intempérance.

Mais pour nous arrêter à quelque chose de plus frappant, que l'on voie à quelles extrémités l'Intempérance porte quelquefois les Homes dans une Débauche. Dès qu'une fois le Vin a étouffé la Raison, il n'y a point de crimes auxquels on ne puisse s'abandonner. Il n'y a point d'impiété, point de violence dont un Home yvre ne soit capable. N'ayant plus de règle ni de principe de conduite, il est capable de trahir un Ami, & de divulguer les secrets les plus importans qui lui ont été confiés.

*Après tout, nous dit on froidement, un Home qui s'enyvre, ne fait tort qu'à lui même.* Il est surprenant qu'on ose employer une si mauvaise excuse. Pour juger de sa validité, il n'y a qu'à consulter les personnes obligées à vivre dans une même Famille, avec un Home sujet aux excès du Vin. Les dégouts, les querelles, les emportemens, le dérangement des affaires domestiques, des Enfans, dont l'éducation est entièrement négligée, & à qui l'on ne donne que de mau-

vais exemples, sont les suites naturelles de ce vice. Par conséquent autant d'atteintes à la douceur de la Société. Malheur donc à ceux qui se trouvent obligés de vivre avec un Débauché.

Qui ignore d'ailleurs dans quelles extrémités on peut se jeter dans un moment de débauche? Dès qu'on a perdu la Raison, il n'y a point de crimes à quoi on ne puisse s'abandonner. On voit tous les jours des gens yvres se laisser aller aux plus grandes violences. Combien de querelles, de meurtres même, les excès du Vin n'ont ils pas produits? Comment après cela peut on dire froidement qu'un Home sujet au vin ne fait tort qu'à lui même? Dans l'ivresse on est capable de tout, parce que dans cet état, on ne conoit plus personne, & on ne se conoit pas soi même.

J'entendis un jour un Sermon extrêmement fort contre l'Ivrogerie. Le Prédicateur le finit en représentant vivement à ceux qui s'abandonnent à ces excès, le danger auquel ils s'exposent de mourir dans cet état, c'est à dire étant actuellement yvres.

„ Voiés, leur dit-il, le danger d'être  
 „ surpris par la Mort, à quoi vous vous  
 „ exposés étant ainsi abrutis par le Vin.  
 „ Vous risqués de mourir sans vous reco-  
 „ noître,

„ noître, come cela est arrivé à tant d'au-  
 „ tres Débauchés. Vous dirés peut être,  
 „ qu'il n'est pas de la Bonté de Dieu de nous  
 „ condaner sur les dispositions où nous nous  
 „ trouvons dans ces derniers momens. Je  
 „ le veux : Voions donc le gros de vos  
 „ Actions. Vôtre vie n'a été qu'un tissu de  
 „ débauches. L'Ivrognerie est une habitu-  
 „ de invétérée chez vous, où vous avés  
 „ persévéré jusqu'à vôtre mort. Vous ne  
 „ gagnés donc rien à dire que Dieu ne vous  
 „ jugera pas sur une action unique. Quand  
 „ même vous vous reconoitriés dans vos  
 „ derniers momens, il faudroit se figurer  
 „ le Juge du Monde bien indulgent pour  
 „ que quelques marques de repentir puis-  
 „ sent éfacer une vie si dérèglée & une si  
 „ longue continuation de débauches.

On ne peut pas pousser plus vivement  
 les Débauchés que le fit ce Prédicatur. Mais  
 ce qui étoit bien à sa place dans la Chaire,  
 ne l'est peut être pas tout à fait ici. J'ai re-  
 marqué plus d'une fois que les Discours  
 Moraux de la nature de celui-ci, doivent  
 être tournés diféremment d'un Sermon. Ils  
 doivent rouler principalement sur les maux  
 que nos Passions dérèglées nous atirent déjà  
 dès cette vie, & sur les avantages dont la  
 Vertu nous fait jouir sur la Terre. Je vai

donc finir, en faisant envisager la Sobriété sous ce point de vue.

La Sobriété nous procure plusieurs avantages temporels. Elle est propre à entretenir un Esprit sain, dans un Corps sain, ce qui est le plus grand bien de la vie présente. Elle n'est pas moins propre à nous rendre diligens, assidus au travail, & appliqués à nos affaires. La Sobriété est une Vertu excellente, qui sert à en produire plusieurs autres. Elle nous met en état de secourir les misérables. Elle nous rend contents de peu, tranquilles dans quelque état que nous nous trouvions. Elle nous rend plus libres, plus indépendans, que ces Esclaves de la Volupté qui ont continuellement des goûts sensuels à satisfaire. La Sobriété nous conduit ordinairement à une heureuse Vieillesse. C'est à elle que ces Vieillars vénérables doivent le grand âge où ils sont parvenus, presque sans infirmité & sans douleur. C'est à cette Vertu que d'autres naturellement foibles & délicats, doivent le tempérament robuste & vigoureux dont ils jouissent, cette santé inaltérable qui est un des plus précieux biens de la vie.

Si la Sobriété étoit le tombeau du Plaisir, les Débauchés auroient un prétexte plausible pour ne s'en pas acomoder. Mais

il

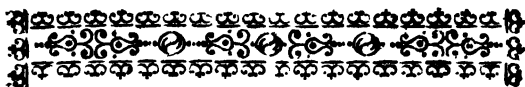
il est certain que c'est dans les bornes d'une sage modération, que se trouvent les plaisirs les plus doux, les sensations les plus agréables. Quand on s'en tient aux besoins de la Nature, les Mets les plus communs nous paroissent délicieux, quoi qu'ils n'aient point d'autre assaisonnement que l'appétit. Mais dès que les besoins de la Nature sont une fois satisfaits, la Table n'a plus le même agrément. Le plaisir diminue insensiblement, le dégoût, la répugnance viennent bien tôt après. Enfin si l'on va plus loin, on s'abrutit & l'on perd tout sentiment.

D'ailleurs la Sobriété, en conservant les Organes de notre Corps dans toute leur vigueur, & dans toute leur délicatesse, nous met en état de goûter mieux les plaisirs & de les goûter plus long-tems, que l'Intempérance. L'expérience fait voir que les Mets les plus fins, les Liqueurs les plus délicieuses deviennent insipides à force d'en trop user. Nos sens, notre goût, come toutes les autres choses dont on fait un usage trop fréquent, s'épuisent, s'usent, & ne font plus si bien leurs fonctions. On peut donc dire, qu'en se livrant trop au plaisir de la bone chère, on le diminue, parce que notre goût en devient émouffé. Tout l'avantage que l'on trouve donc à

courir après les plaisirs de la Table, c'est de les sentir moins que les autres. On peut dire que les Gens sensuels n'y entendent rien, & qu'en bonne Politique voluptueuse, ils devroient déjà suivre les Loix de la Sobriété & de la Tempérance.

Mais ce n'est pas assez d'avoir étouffé une passion par une autre. Il faut après cela leur faire penser, qu'ils ont une Ame immortelle, & que l'Homme est né pour des objets plus grands & plus nobles que les Plaisirs des Sens.





# L E T T R E

*Sur une TABLE d'un Marbre précieux, de  
la Bibliothèque de Genève, & sur d'autres  
Curiosités.*

**L** Es Gens avides de tout savoir, come vous, **M O N S I E U R**, ne sont jamais contens. Il leur manque toujours quelque chose. Il y a quelque tems que vous vites la Bibliothèque publique de nôtre Ville, avec quelque satisfaction, mais pas avec assez de loisir pour être suffisamment éclairci sur bien des choses que vous auriés voulu un peu approfondir.

C'est proprement sur les Morceaux d'Histoire naturelle, ou sur les Peintures que l'on y montre, que vous ne vous trouvates pas assez instruit à vôtre gré, par ce que vous en dit le Bibliothécaire, qui ne pouvoit pas s'entendre beaucoup sur chaque article. Depuis ce tems-là, vous vous êtes adressé à moi pour être mieux instruit sur ce que le tems ne permit pas de vous éclaircir alors.

Vous començates dernièrement par quelques doutes, que vous me proposates sur un

Portrait que l'on vous avoit montré pour être de *Rubens*, & qu'un Peintre *Suédois* ne vouloit pas reconoitre pour être de ce fameux Peintre \*.

Il s'agit aujourd'hui d'une espèce de Marbre, qui vous parût assez curieux, parce que la Nature semble y avoir peint des Paisages, des Rochers escarpés, des Ruines, & même des Bâtimens entiers. Le Bibliothécaire vous dit, qu'outre les Remarques d'Histoire naturelle, qu'on peut faire sur cette sorte de Marbre, il pourroit vous faire l'Histoire de cette Table & la manière dont elle nous est parvenue, qui est assez singulière; mais qu'il la suprimoit, de peur de vous arrêter trop long-tems. Vous vous plaignés, que par là il ne fit qu'exciter & piquer vôtres curiosité, sans se mettre en devoir de la satisfaire. Nôtre Bibliothèque m'étant fort connue, vous voulés que je supplée présentement à ce qu'on ne pût pas vous apprendre alors.

Reprenons, s'il vous plait, *Monsieur*, ce qui regarde la matière même dont est faite cette Table. C'est un Marbre, qui se tire du côté de *Florence*, d'une Montagne apellée *Limagio*. La Nature l'a parsemé de taches, mais si bien arrangées, qu'on croit y voir des Montagnes, des Rochers, des Nuages,



une Mer agitée, & bien d'autres Objets, que les Peintres font entrer dans leurs Passages.

Ce qui frappe sur tout dans nôtre Table, c'est une Ville qui y est peinte avec ses Clochers, une espèce de Citadelle sur une hauteur, & un Ciel au dessus avec des nuages. Il est vrai que la plupart des Maisons semblent tomber en ruine. Le fond du Tableau est un Marbre blanc, ou, pour mieux dire, gris. Les Maisons & les Rochers sont d'une couleur brune, semblable à celle dont les Peintres font leurs Terrains. Mr. Bourguet dans son *Traité des Pétrifications*, imprimé en 1742. dit que cette sorte de Marbre de Florence s'appelle *Pietra Citadina*, ou *Citadinessa*, parce qu'on y voit ordinairement des Villes & des Ruines. Un habile Peintre, considérant un jour nôtre Table, dit qu'il y trouvoit jusqu'aux Règles du Clair-Obscur, de la perspective, & de la dégradation des Couleurs.

Je lisois dernièrement l'*Histoire de la Conquête de la Franche-Comté, par Pelisson*. Il y a un Chapitre pour l'Histoire Naturelle de ce Pais-là. On voit après de Dole, dit cet Historien, les Pierres de Sempan, où le Hazard & la Nature ont fait très souvent des Peintures, que l'Art & le Pinceau pourroient avouer. Voilà qui convient sur tout à nôtre Table, puis qu'un Peintre très expert a

trouvé que les principales Règles de son Art y étoient observées.

Je fai bien que les Voïageurs nous rapportent des choses bien plus surprenantes, en nous décrivant certains *Camaïeux*, que l'on montre dans des Cabinets de Curiosités, ou dans les Trésors des Eglises. On dit que dans celle de *St. Jean à Pise*, on voit sur une Pierre, un vieil Hermite dans un Désert, assis près d'un Ruisseau, & tenant une Clochette à la main. C'est sur une Agate qu'on voit cette Figure. On dit encore, que dans le Temple de *Ste. Sophie à Constantinople*, on voit sur un Marbre blanc, l'Image de *St. Jean Baptiste* vêtu d'une peau de Chameau.

Mais voici bien autre chose, *Monsieur*. Pline dit que le Roi *Pirrhus* avoit une Agate qui représentoit naturellement *Apollon*, tenant sa Lire, avec les Neuf Muses, chacune aiant ses attributs, ou ses marques de distinction; mais il paroît y avoir beaucoup d'exagération dans ce fait. Pour y trouver ces figures il faloit que l'imagination aidât beaucoup l'œil du Spectateur.

Permettés moi, *Monsieur*; une petite digression, pour prouver, qu'il nous arrive quelquefois de voir dans les Objets, des choses qui ne sont que dans nôtre imagination. Je vous en rapporterai un exem-

ple pris dans nos Parterres. Vous favés que je m'amuse à cultiver des Fleurs. Nous en avons une , qui est connue sous le nom de *Grenadille* , ou de *Fleur de la Passion*. Nos Traités de Fleurs , sur tout ceux qui sont composés par des Religieux , en disent des merveilles. On l'a tirée d'*Amérique* , où on l'appelle *Marocato*. Cette Fleur , nous dit-on , est un Miracle , puis que Dieu y a distinctement figuré les principaux Mystères de la Mort & de la Passion de nôtre Seigneur. Si nous regardons les Feuilles qui environent cette Fleur , elles nous représentent l'Habit dont les Juifs le revêti-  
rent par dérision. Ces Pointes aigues qui paroissent à leurs extrémités , ne sont elles pas la figure des piquantes Epines , dont ils couronèrent sa Tête ; & ces petits Filets , tachés de couleur de sang , qui s'épandent tout autour , ne représentent ils pas les Fouets avec lesquels il fut cruellement flagellé ? Cette petite Colonne , qui s'élève au milieu de la Fleur , nous montre celle à laquelle il fut lié chez *Pilate*. Le Chapeau qui est au dessus , marque l'Eponge trempée dans le fiel & le vinaigre , qui lui fut présentée. Ces trois ou quatre petits Piquets , qui s'élèvent au dessus de la Colonne , sont les Cloux pointus , dont on en lui perça les Pieds & les Mains. Les

Feuilles pointues par le haut, & qui par le bas tiennent à la tige, font l'image de la Lance, qui lui ouvrit le Côté. Ne soions pas surpris, *Monsieur*, si les Païens, à l'aide d'une imagination échauffée par leur Mithologie, ont crû voir sur une Agate, Apollon & les Neuf Muses, assez bien peintes & caractérisées, puis que des Chrétiens, avec de semblables yeux, ont crû voir sur une Fleur les principaux Instrumens de la Passion. Malheureusement pour ces spéculatifs, ils y ont tout vû, excepté la Croix, l'Instrument le plus essentiel & le plus caractéristique de tous. Un Spectateur de sang froid n'aperçoit rien dans cette Fleur de ce qu'un Cerveau échauffé dans un Cloître y voit de si merveilleux.

Je reviens à nos Peintures sur la Pierre, & je vai vous en citer quelques unes, qu'il ne faudra point prendre au rabais, come l'Agate de *Pirrhus*, parce que je les tire d'un habile Naturaliste, à qui l'on peut bien se fier. C'est Mr. *de Sauvage*, Membre de l'Académie de *Montpélier*. Il nous a décrit des *Dendrites* fort curieux, que l'on trouve dans un Valon près d'*Alaix*. On appelle ainsi ces Pierres, où l'on voit des ramifications peintes, qui imitent des Arbres, & quelquefois des Païfages.

Ce qui caractérise nos Dendrites, dit-il, ce qui les distingue des autres, ce sont sur tout les Couleurs du fond du Tableau, différemment combinées avec les ramifications & les Terrasses, d'où il résulte une prodigieuse variété de Paisages en miniature, dont on pourroit faire une suite curieuse & un assez ample Recueil. Chaque coup de Marteau dans le Rocher ouvre toujours une nouvelle décoration, & donc quelquefois des Tableaux parfaits, des Dessins finis & d'après nature. On est chaquefois agréablement surpris de trouver, sans effort d'imagination, & au premier coup d'œil, un Ciel, des Nuages, un Horizon, une Aurore, ou un Crépuscule, des Terrasses, des Côteaux, des Arbres de tige, des Forêts épaisses, des Fuites & des Lointains. Tout y est net, & bien terminé, tout y est de bon goût, rien qui ne soit dessiné correctement. J'ajouterai qu'il y a certains traits si fins, si délicats, qu'ils ne perdent rien pour être vus de près, lors même qu'ils sont grossis par la Loupe, à travers de laquelle les Ouvrages de l'Art les plus finis, ne laissent entrevoir que rudesse & grossièreté\*.

En voila assez sur ces Jeux de la Nature. Ce que vous me demandés principalement, c'est l'Histoire de nôtre Table en particulier. Vous voulés savoir d'où elle est venue originairement.

\* Mémoires de l'Acad. de Montpellier.

ment, par quelles mains elle a passé, & comment elle nous est enfin parvenue. J'ai trouvé dans le Cabinet d'un Curieux tout le détail que nous pouvons souhaiter là dessus; Détail qu'il tenoit de bon lieu, & qui vous paroitra assez satisfaisant, parce qu'il est lié avec un Morceau de l'Histoire Orientale, très propre à piquer vôtre curiosité.

Une Tradition bien constatée nous apprend qu'un des premiers Possesseurs de nôtre Table, a été l'*Emir Fakardin*, qui étoit de *Smirne*. Il étoit Souverain du *Mont Liban*, & Prince des *Druses*. Maître de la *Sirie Maritime*, il forma le projet de secoüer tout à fait le Joug de la Domination des Turcs\*.

*Amurat* l'ayant assiégé dans *Seide*, par mer & par terre, l'Emir trouva à propos de s'embarquer sur un Navire François, qui l'emmena à *Malte*. De là il se rendit à *Livourne*, où il demeura cinq ans. Là il fit un Traité avec le Grand Duc de *Florence*, qui devoit lui fournir de l'Argent & des Troupes. Le Grand Duc lui fit présent alors de cette Table, qu'il mit sur le Vaisseau, qui devoit le ramener au Levant. On remarque que cet Emir, dans le tems qu'il jouissoit tranquillement de ses Etats, avoit des Palais, & des Maisons de Campagne fort

\* La Roque, Voiage de Sirie T. II. p. 200.

fort ornées, & qu'il avoit fait venir des Architectes & des Ouvriers Chrétiens, pour les embélier. Cette Table étoit donc un présent bien choisi, & qui devoit être de son goût.

En 1634. les Affaires de *Fakardin* empirèrent. Il se vit assiégé dans une espèce de Rocher. Après s'être défendu quelque tems, il se rendit, sous certaines conditions. Mais il se fia trop à *Amarat*, qui le fit emmener prisonnier à *Constantinople*, avec les deux Princes ses Fils. Quelque tems après le Grand Seigneur lui fit trancher la tête, & ensuite il fit étrangler les deux jeunes Princes.

Dès que les Domestiques de l'Emir virent qu'il suomboit, ils voulurent profiter du désordre de ses affaires. Un Renégat de *Marseille* trouva le secret de se sauver avec la Table en question, qui avoit alors un Ornement de plus qu'elle n'a aujourd'hui, & qui donna dans la vue de ce Domestique infidèle, beaucoup plus que les Passages que la Nature y avoit peints. Elle étoit supportée par quatre Esclaves d'Argent d'un grand prix. Il les sépara de la Table, & les vendit, à *Marseille*, Quatre mille Piastrés.

Mr. *Silvestre Dufour* de *Lion*, qui a publié un *Traité du Café*, & qui étoit alors

à *Marseille*, acheta pour *Vingt Pistoles* la Table. Il fit encore l'aquisition de diverses autres *Curiosités*, que le *Renégat* avoit enlevées à son *Maitre*. *Mr. Dufour* vendit dans la suite, pour *Quatre Cents Ecus*, cette Table au célèbre *Tavernier*, au retour de son dernier *Voïage des Indes*. L'*Argent* ne fut pas compté d'abord. *Tavernier* fit au *Vendeur* un *Billet*, pour cette *Somme*, sous ces bizarres conditions, que les *Quatre cents Ecus* seroient payables quand l'*Acheteur seroit Prêtre, mort ou marié*. *Tavernier* s'étant marié dans la suite, satisfit exactement à son *Obligation*. Il fit porter cette Table à *Aubonne*, dont il étoit *Seigneur*. Au lieu des quatre *Esclaves*, qui la supportoient & qui avoient disparu, il leur substitua quatre *Colones* torfes d'un *Bois* fort propre.

Le *Marquis Du Quesne* aiant été aussi *Seigneur* de cette *Terre*, dans la suite, & l'aiant vendue à la *République de BERNE*, fit présent de cette Table à la *Bibliothèque de GENEVE*, lors qu'il démeubla le *Château*.

Vous remarquerez, s'il vous plait, en passant, que les *Curiosités* de notre *Bibliothèque*, dont je vous ai rendu raison en dernier lieu, vous ont fait conoitre divers *Seigneurs* de cette *Terre*. Dans l'*Eclaircissement* que je vous donai, il y a quelque tems,  
 sur



sur un Tableau de *Rubens*, nous vîmes que *Spifame*, qui avoit été précédemment Evêque de *Nevers*, étoit Seigneur d'*Aubonne* en 1560. Dans le Siècle suivant, le Médecin *Mayerne* posséda cette Terre. Nous venons de voir qu'elle a été à *Tavernier*, & enfin au Marquis *Duquesne*, Donateur de la Table.

Avant qu'on eût trouvé le Mémoire exact, sur lequel je viens de vous faire l'Histoire de cette Table, on en débitoit des particularités, qui ne se sont point trouvées fondées. On disoit, par exemple, que *Tavernier* l'avoit apportée de *Perse*. Au contraire il y en fit conduire une à peu près semblable; mais où l'Art étouffoit la Nature. On lit, dans ses Voyages, qu'il fit présent au *Sophi* d'une de ces Tables qu'on fait à Florence, qui sont de *Marbre*, avec plusieurs Pièces de rapport, qui représentent des Fleurs & des Oiseaux. Cette Table fût accompagnée de vingt autres Pièces de même Ouvrage, chaque Pièce étant d'un pied en quarré.

La nôtre a bien la même Patrie; mais son Histoire est plus chargée d'Avantures. Cette *Florentine*, come nous l'avons vû, fût emmenée d'abord dans la *Terre Sainte* par un Prince du *Mont Liban*, fût enlevée ensuite par des Voleurs, conduite & vendue à *Marseille*, rachetée par le Voia-

geur *Tavernier*, au service, duquel elle a été plusieurs années, dans son Château d'*Aubonne*. Elle passa après cela au service du Marquis *Du Quesne*, qui pour finir son sort & l'empêcher d'être plus errante, à l'avenir, l'a placée dans la Bibliothèque de *Genève*.

Je vai finir par une Pièce Antique, qui est aussi entrée dans notre Bibliothèque, il n'y a pas long-tems. C'est un Vase d'Albatre, déterré fort près de notre Ville, il y a deux ou trois années. Un Vigneron fossoiant sa Vigne, située à cinq ou six cent pas de *Genève*, grata le fondement d'un vieux mur, & y aperçût ce Vase. L'ayant dégagé, avec soin, sa première attention fût de l'ouvrir, en lui ôtant son Couvercle. Il fut agréablement surpris d'y trouver une Bague d'or, qu'il alla vendre à petit bruit dans la Ville. Il cacha ensuite le Vase dans un Coin obscur de son Pressoir, voulant dérober la conoissance de cette trouvaille au Maître de la Vigne.

En Mai 1751. c'est à dire plus d'une année après, un Lapidaire étant entré par hazard dans le Pressoir, aperçût ce Vase, en conût la matière, le jugea antique, & vint incessamment en doner avis à nos Bibliothécaires. Ils allèrent d'abord sur le lieu,

en jugèrent de même, & avec l'agrément du Possesseur du fond, ils firent porter le Vase dans la Bibliothèque. Je fai, *Monsieur*, que quand on vous informe de ces sortes de Découvertes, vous voulés en savoir les circonstances. C'est pour vous servir selon vôtre goût, que je suis entré dans ce détail.

Ce Vase avec son Couvercle a environ un pié & demi de hauteur : Il est d'une forme bien proportionnée, & dans le bon goût des Anciens. Il est fort vraisemblable, que c'étoit l'Urne sépulcrale d'un Chevalier Romain; car on les enterroit de cette manière: L'Aneau d'Or étoit leur marque d'honneur. Les Chevaliers étoient ordinairement les Fermiers Généraux des Contributions, qu'on levoit sur le Peuple. Celui qui mourut à *Genève* y avoit résidé aparemment, pour l'exaction de ces Impôts.

En 1701. on trouva à *Lion* un Vase à peu près semblable au nôtre, mais qui étoit d'Agate. Il avoit aussi son Aneau d'or. Ce Vase avoit été environé de Maçonerie, pour le mettre en sûreté. Je vous ai déjà marqué que le nôtre avoit été trouvé de même dans une espèce de mesure\*.

A a 2

Vous

\* Journ. des Savans 1701. p. 416. Edit. in 4to.

Vous me ferés plaisir de demander aux Antiquaires de vôtre conoissance , s'ils font du même sentiment que nous , sur la destination de ce Vase. Vous dirés peut être que pour en bien juger , il faloit vous en envoyer la figure ; mais voici l'équivalent. Vous n'avez , *Monsieur* , qu'à voir le Supplément du Père de *Montfaucon* , où vous trouverez la Description d'une Urne Cinéraire du Cabinet du Président *Albert* , semblable à la nôtre\* . Je suis &c.

\* Supplément du P. de Montfaucon Tom. V. pag. 17. Planche III.





## REMARQUES

*Sur le Siècle de LOUIS XIV. par Mr. de  
DE VOLTAIRE.*

A Mr. M\*\*.

**J**E me souviens fort bien sous quelle condition vous me prêtates l'excellent Ouvrage de l'illustre *Voltaire*, sur le *Siècle de LOUIS XIV.* Charmé come moi de tout ce qui sort de sa Plume, vous regardés, ou peu s'en faut, ses moindres Essais come des Chêfs d'œuvres. A peine croiés vous qu'il puisse lui échaper quelques fautes, & lorsque vous exigeates de moi, come par une forte de défi, que je fisse quelques Observations sur son Livre, vous étîés, dans le fond du Cœur, persuadé que tout se réduiroit à des Eloges, & que je ne trouverois rien à critiquer. Cependant, *Monsieur*, vous savés qu'*Homère* dormoit quelquefois, quoi que *Despréaux*, son grand Admirateur ait dit,

• *Tout ce qu'il a touché se convertit en Or.*

Ne soiés donc pas surpris, que Mr. de *Voltaire*, nôtre *Homère François*, s'ameille

aussi de tems en tems. A la vérité ses Rèves même font d'un grand Home, & l'on ne s'aperçoit de son Someil, que par les grandes beautés qu'il étale dans son Réveil. Come je me suis souvenu de ma promesse, je vous prie aussi de ne pas oublier que vous me demandés de la franchise.

Je me bornerai à examiner deux Articles, qui ont fixé principalement mon attention, dans cet Ouvrage que vous ne pûtes me laisser qu'un jour ou deux, étant encore dans la fleur de sa nouveauté & recherché avec empressement de tout le monde, come il méritoit de l'être. Ces deux Articles font celui des *Ecrivains François*, & celui de la *Religion Protestante* : En ceci je me conforme à vôtre goût; tout ce qui a raport aux Belles Lettres & à la Pieté à droit de vous plaire, parce que vous avés autant de délicatesse dans l'Esprit, que de pureté dans le Cœur.

Vous me permettrés de remarquer d'abord, que Mr. de *Voltaire*, aussi décisif dans l'article des *Ecrivains François*, que dans son *Temple du Goût*, dont les Jugemens arbitraires ont surpris & blessé plusieurs Persones, ne rend pas assés de justice à quelques Ecrivains, qui n'ont pas le bonheur de lui plaire. *St. Evremond* est de ce nombre: Cet Auteur qui étoit les délices

des meilleures Compagnies, en France & en Angleterre, si loué de la Fontaine, du Grand Corneille, de Bayle, de Melle. de L'Enclos, &c; cet Auteur, qui a fait des Observations si fines & si judicieuses sur plusieurs Points de l'Histoire Romaine, & sur quelques grands Homes, qui ont illustré cette Histoire; cet Auteur, dis-je, ou plutôt cet Home du Monde, dont les lumières & le génie ont fait honneur à son Siècle & à la République des Lettres, est traité assés cavalièrement par nôtre Oracle, qui remarque seulement, que quand on demanda à *St. Evremond*, s'il vouloit se réconcilier, il répondit en badinant, *Je voudrois bien me réconcilier avec l'appétit*. On fait qu'il étoit voluptueux, mais ce n'étoit pas son principal caractère. D'ailleurs, que deviendroient les grands Homes, si on les considéroit uniquement par leurs petitesesses !

Il semble que Mr. de *Voltaire* se plaise à les faire envisager de ce côté là, & que pour nous consoler de les voir élevés si fort au dessus de nous, par plusieurs endroits, il veuille les abaisser par d'autres, & les mettre à nôtre niveau. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir loué l'illustre *Fenelon*, qui ne le fera jamais assés, il cite

des Vers, qu'il assure qu'il fit un peu avant que de mourir,

*Jeune, j'étois trop sage,  
Et voulois tout savoir;  
Je ne veux en partage  
Que badinage:  
Et touche au dernier âge  
Sans rien prévoir.*

Reconoit-on ici un grand Archevêque, le Théologien profond, le sage & inimitable Auteur de *Télémaque*? N'est ce pas plutôt le langage d'un Epicurien inspiré par la Volupté? A peine le pardoneroit-on à *Anacréon* & à *Chapelle*. Ce qui me fait un peu douter que ces Vers soient véritablement de Mr. de *Fenelon*; c'est qu'on fait qu'il n'étoit pas Poète, quoi qu'il eût souverainement le Génie poétique. On a de lui une Ode en François, dont les Vers sont si durs & si profanes, qu'on a de la peine à la lire d'un bout à l'autre.

Le Cardinal de *Rets*, dont la retraite ne fit pas moins de bruit, qu'en avoient fait ses Intrigues & sa Rebellion, n'est pas mieux traité que Mr. de *Cambrai*. Mr. de *Voltaire* dit qu'il vécut en *Catiline*, dans sa Jeunesse, & en *Atticus*, dans sa Vieillesse. Chacun fait qu'*Atticus*, ce foible Ami de *Cicéron*, faisoit profession de la Philosophie



d'*Epicure*, qui ne l'empêchoit pas de négocier pour s'enrichir, & que toute sa vie fût uniquement partagée entre les plaisirs, & l'acquisition des Richesses; au lieu que le Cardinal *de Rets*, après s'être rangé à son devoir, ne s'occupa plus qu'à paier des Dettes immenses, & à faire de bones Oeuvres. Plus sage que l'Hipocrite *Peliffon* dont parle Mr. *de Voltaire* qui après s'être fait Catholique par intérêt, refusa de recevoir le Sacrement par scrupule de conscience, & qui tant qu'il vécut fit un mélange continuel du saint avec le profane. A l'occasion de la Philosophie d'*Epicure*, je me rapelle une omission de Mr. *de Voltaire*, qui m'a un peu étonné. En parlant des Voyages de *Bernier*, il ne dit rien de son *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, ce célèbre & sage Sectateur d'*Epicure*; cependant cet *Abrégé* est fort estimé des Connoisseurs, & *Boileau* en parle, dans oes Vers;

*Et que Bernier compose* ☞ *le sec* ☞ *l'humide,*  
*De Corps longs* ☞ *crochus, errans parmi le vuide,*

Mais un article, qui m'a parû fort défectueux; c'est celui de Mr. *Basnage de Beauval*; cependant il n'y avoit qu'à ouvrir le Dictionnaire de *Moreri*, pour s'éclaircir, & le rectifier. Come cet Article est court, je vai le copier mot à mot: *Basnage de*

*Beauval*, (Henri); de Rouen, Ministre en Hollande, mais Ministre Philosophe, qui a écrit de la Tolerance des Religions; il étoit laborieux, & nous avons de lui le Dictionnaire de Furetière augmenté.

Mr. de Voltaire confond Mr. de Beauval, avec son Frère Jacques Basnage, qui est mort Pasteur à Rotterdam, après avoir publié d'excellens Ouvrages, dont Mr. de Voltaire ne dit pas un mot: Mr. de Beauval dont il parle, n'a jamais été Ministre. C'étoit un bon Avocat, & un excellent Jurisconsulte; Homme d'un Esprit vif & délicat, fort connu des Savans, & en particulier de l'Illustre Fontenelle, qui lui adressa l'ingénieuse Allégorie de Mero & d'Egenue, où sous des noms renversés, mais aisés à rétablir, il compare Rome & Genève. Mr. de Beauval fit en effet un Traité sur la Tolerance, où il démontra que la Persécution n'est pas moins contraire à la Religion qu'à l'Humanité, & aux vrais intérêts des Princes. Il travailla ensuite, pendant son séjour en Hollande à l'Histoire des Ouvrages des Savans; Journal impartial & très bien écrit. Il a corrigé & augmenté considérablement le Dictionnaire de Furetière, que les Jésuites de Trevoux se sont attribués, & que Mr. de Beauval reclama avec justice.

Melle. Bernard, dit Mr. de Voltaire, a

fait quelques Pièces de Théâtre, conjointement avec le célèbre *Bernard de Fontenelle*. Cet article a besoin de quelque éclaircissement. Il peut être, que Mr. *de Fontenelle* ait donné quelques Conseils à Melle. *Bernard*, qui étoit de son País, mais il est certain qu'il n'a travaillé à aucunes de ses Tragédies. Mme. *Barbier*, qui a fait aussi des Tragédies, se plaint assés amèrement, dans une de ses Préfaces, de ce qu'on a voulu dérober à Melle. *Bernard*, & à elle, une gloire qui leur appartient; come si les Persones du Sexe étoient incapables de faire quelque chose de bon & de beau. Je ne fai, d'un autre côté, si Mr. *de Fontenelle*, si riche par lui même, & qui a fait de si excellens Ouvrages, verra sans peine, qu'on lui en atribue de médiocres. Mr. *de Voltaire* remarque, au sujet des Tragédies, que dans celles de nos jours, il n'y a pas quatre Vers de suite, où l'on ne trouve des fautes grossières. Son Ami & son Elève, Mr. *Marmontel*, que penserat-t'il de cette décision ?

En parlant du fameux Père *Bourdaloïe*; Mr. *de Voltaire* dit, qu'il a été le premier Modèle des bons Prédicateurs en *Europe*. Il ajoute, qu'on apelloit *Bourdaloïe*, le *Corneille* des Prédicateurs, & *Cheminais* le *Racine*: Mais  
come

come il dit , que de toutes les Pièces du grand *Corneille* , on n'en lit , & l'on n'en joue plus que 4. ou 5 , on peut dire de même que l'on ne lit guères d'avantage les Sermons du Père *Bourdaloïe*. Si j'osois faire une Comparaison , après celle de Mr. *de Voltaire* , je comparerois plutôt le grand & le sublime *Bossuet* , à *Corneille* , & l'élegant *Fléchier* au tendre *Racine*. J'avoüe encore , que j'aimerois mieux proposer pour Modèle aux Prédicateurs , *Massillon* , que *Bourdaloïe*. Le premier étoit , selon Mr. *de Voltaire* , le Prédicateur qui a le mieux connu le Monde , plus fleuri que *Bourdaloïe* , plus agréable , & dont l'Eloquence sent l'Home de Cour , l'Academicien , & l'Home d'Esprit. Il me reste un doute , savoir si l'on doit porter dans la Chaire de Vérité , l'Eloquence d'un Home de Cour , & d'un Académicien ?

Il me semble que Mr. *de Voltaire* parle trop cavalièrement de *Duché* , qui étoit bon Poëte , dont nous avons une très belle Himne , & quelques Tragédies , tirées de l'Écriture Ste , qui ont de grandes beautés. Mais Mr. *de Voltaire* n'est pas trop favorable aux Poëtes , qui ont puisé dans cette source. Dans l'Article de *Godeau* , qui a fait une Paraphrase des Pseaumes , estimée , on trouve : *C'est une grande erreur de pen-*

ser, que les Sujets Chrétiens puissent convenir à la Poësie, come ceux du Paganisme, dont la Mythologie, aussi agréable que fausse, animoit toute la Nature. Après cette décision oserons nous encore lire & admirer *Polieucte*, *Athalie*, les Poëmes de la *Grace* & de la *Religion* de *Racine* le Fils; les Odes Sacrées de Mr le *Franc*, & celles du célèbre *Rousseau*, où l'on trouve tant d'énergie, de grandeur & de vrai sublime?

L'Article qui m'a fait le plus de peine est celui de *Rousseau*. J'aurois bien désiré, que Mr. de *Voltaire*, qui conoit si bien le prix des Vertus, & qui en parle avec tant d'éloges, n'eût pas ressuscité une vieille haine, que le repentir de *Rousseau*, devoit avoir expié. J'ose dire que son Antagoniste ne lui rend pas justice. Après avoir avoué, qu'il a fait de très beaux Vers, étant en *France*, il dit, dans l'Article des Arts, que ceux qu'il fit après son exil, se ressentoient du Terroir & de son âge, & que ses Epitres imitées de celles de *Boileau*, leur sont bien inférieures. Quelque respect que j'aie pour le jugement & la décision de Mr. de *Voltaire*, je prie qu'on lise l'Ode adressée au Roi de *Pologne*; celle qu'il fit sur l'Armement des Turcs contre la République de *Venise*, & quelques autres qu'il fit à *Bruxelles*; je suis persuadé qu'on sera charmé de la no-

bleſſe des Penſées, de la richeſſe des Rimes, & des tours heureux de la Verſification. A l'égard des Epitres, je n'en conois aucune, qui ſoit au deſſus de celles qu'il a adreſſé à *Marot*, & aux *Muſes*. Ces Epitres valent l'Art Poétique d'*Horace*.

Ce qui m'a le plus choqué, c'eſt de réveiller l'acufation des *Couplets*, que ſcs Ennemis lui ont imputé. Si l'on doit quelque reſpect aux Malheureux, c'eſt ſur tout aux Malheureux illuſtres par leur Eſprit & par leurs Talens. On ne doit pas les déclarer légèrement coupables, lors qu'ils peuvent être innocens. Mr. *Rouſſeau* a proteſté de ſon innocence, juſques à la mort. Dans ce moment fatal où diſparoiffent toutes les conſidérations humaines, où l'on ne voit plus rien entre nous & l'Eternité, où tout nous échape, excepté nôtre Ame, qu'un Juge éclairé & impartial atend, pour lui faire rendre compte; dans ce moment terrible, *Rouſſeau* prend Dieu à témoin de l'injuſtice de ſes Adverſaires & de la fauſſeté de leur acufation. Mr. de *Voltaire* remarque ſagement, à ce ſujet, qu'il y avoit un Parti furieux acharné contre *Rouſſeau*; Que là où l'Eſprit de parti domine, fuſſent les Tribuunaux les plus éclairés & les plus nombreux, on peut comettre les plus violentes injuſtices.

Il dit que le Père *Mallebranche*, ainsi que *Descartes* est un grand Home, avec lequel on apprend peu de choses.

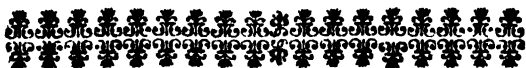
Si Mr. *de Voltaire* ne loue pas toujours les Ecrivains, qui méritent le plus d'être loué, en révanche, il aprouve quelquefois des Auteurs qui ne sont guères dignes de nos Eloges. *L'Abé de Maroles*, dit il, *composa des Ouvrages, dont plusieurs sont des Traductions utiles.* Je crois qu'on infligeroit une terrible punition à Mr. *de Voltaire*, si on le condamnoit à les lire. *Martignac*, ajoute-il, *est le premier qui donna une Traduction suportable en prose, de Virgile, d'Horace, &c.* Je doute qu'on les traduise jamais heureusement en Vers. Ce ne seroit pas assés d'avoir leur Génie, la différence des Langues est un obstacle presque invincible. Je répons, que c'est parce que nos meilleurs Poètes n'ont pas essaïé de le surmonter. *Despreaux*, dans ce qu'il a traduit d'*Homère*, & d'*Horace*, n'est en rien inférieur à ces grands Poètes. *Henault* a traduit avec succès le commencement du premier Livre de *Lucrèce*, & si *Segrais* a été moins heureux dans sa Traduction de l'*Enéide*; c'est qu'acoutumé à la douceur de l'Eglogue, il étoit plus propre à manier la Flûte de *Pan*, que la Trompette héroïque. Mr. le Président *Bouhier*, dont Mr. *de Voltaire* n'estime pas assés les Traductions de quelques Morceaux des

meilleurs Poètes Latins a cependant montré que nôtre Poésie n'étoit pas incapable de rendre fidèlement le sens, l'harmonie, & les beautés des grands Originaux qu'elle copioit, non d'une manière froide & servile, mais en conservant leurs traits & leurs graces.

Je ne m'étendrai pas d'avantage sur l'Article des Ecrivains François, quoi que j'eusse encore bien des choses à dire. Je me contenterai de citer quelques traits dont Mr. de *Voltaire* a voulu égayer son Tableau. Un Curé de *St. Roch* disoit en voiant Mr. de *Launois*, qui avoit fait éfacer plusieurs Saints du Calendrier: *Quand je le vois je lui fais toujours de profondes révérences, crainte qu'il ne m'ôte mon St. Roch.* Le Père *Mabillon*, chargé de montrer le Trésor de *St. Denis*, demanda à quitter cet Emploi, parce qu'il n'aimoit pas, disoit-il, mêler la Fable avec la Vérité. Mr. de *Voltaire*, qui a ramassé tant de petites Anecdotes, ne craint il pas qu'on ne dise qu'elles ne sont propres qu'à amuser de petits Esprits?

Je renvoie à une autre Lettre la suite de mes Remarques.





## R E M A R Q U E S

*De l'Auteur de la Question proposée dans le  
Journal d'Août dernier.*

**L**ors que cette Question me vint dans l'esprit, j'avoüe franchement que je décidai d'abord, *Que la situation d'un Pauvre qui a toujours faim étoit moins disgracieuse que celle d'un Riche toujours dégouté.* Quelques Amis, à qui je la proposai, ne balancèrent pas un instant, à décider demême. En y réfléchissant mieux, je crûs m'apercevoir, que l'idée d'un Home, qui a faim entraînoit, tout naturellement, celle du plaisir qu'il devoit avoir à se fatisfaire, tandis que l'idée d'un Home dégouté n'ofre rien que de désagréable & semble exclure toute ressource de plaisir. Voilà, sans doute, ce qui détermine à décider si promptement, & peut être ce qui fait illusion. Qu'il me soit permis de hasarder quelques Remarques sur ce sujet.

Un besoin animal cause la faim. Celle-ci excite un desir qui tend à la fatisfaire. A mesure qu'elle augmente, ce desir dégénere en inquiétude & même en souffrance. Si dans cette situation, il se présente un moien

d'adoucir le mal, sans l'apaiser entièrement, le desir continue, l'inquiétude & la souffrance lui succèdent; de sorte que la légère satisfaction d'une douceur passagère, ne sauroit balancer, à beaucoup près, ce que le sujet souffre actuellement, dans l'attente d'un secours favorable. Le Pauvre, il est vrai, vit en espérance: Cette disposition est bien capable de lui procurer quelque adoucissement. Mais, à cet égard, il est si souvent trompé, qu'il n'y a pas de doute, qu'il ne désespère quelques fois. Dans ce dernier cas, il faut convenir qu'il y a plus qu'une simple souffrance animale.

Si la Faim est un besoin actif, le Dégout est une Maladie passive, qui exclut tout plaisir de satisfaire à ce que la Nature exige pour le besoin de l'Animal; mais qui n'exclut pas la faculté d'y pourvoir entant que nécessité. Les intervalles, où ce besoin n'a pas lieu, peuvent exercer, avec quelque plaisir, les autres sensations & par là dédomager, du moins en partie, de la peine que cause le Dégout, quand il est question de soutenir son existence. Un Riche peut donc avoir des compensations de divers genres, au lieu que le Pauvre n'a que de très courts momens de douceur, pour de très longs intervalles de peine, d'inquiétude, ou de souffrance.

Mais, en changeant le Tableau, ne pourroit on pas dire, avec vraisemblance : Qu'un Pauvre a pû s'acoutumer à supporter la faim; que les secours fortuits qui lui sont offerts sont, pour lui, d'un prix inestimable; que sa santé, come suite d'une sobriété continuelle, est dans le plus haut degré de perfection; que ne passant que du desir à la jouissance & d'elle au desir, il est aussi heureux qu'on puisse l'être, ses intervalles de peine étant réparez fréquemment & même avec une espèce de volupté très sensible?

D'un autre côté ne peut on pas alléguer : Que le Dégoût étant lui même une Maladie, il doit influer sur les autres sensations, y répandre une langueur capable de porter jusqu'à l'indifférence de tout autre moien de jouir de ce qui flateroit, sans cet inconvéniement; qu'en ce cas, riche, ou non, il n'y a point de compensation, qui puisse dédomager de l'état actuel où l'Individu se rencontre?

Voilà un langage bien différent; mais il faut avouer, qu'il suppose des choses qui peuvent fort bien ne pas être. Il n'est donc pas celui de l'exacte vérité.

Il fera toujours constant; que quelque plaisir que l'on acorde au Pauvre, ce plaisir est unique; que n'étant jamais rempli, il est

succédé par un desir, qui devient un mal réel. Ce qui exclut toute autre jouissance, ou du moins qui l'afoiblit extrêmement.

Le Dégout, il est vrai, peut aussi rendre moins sensibles les autres plaisirs; mais il n'est pas naturel qu'il leur donne une exclusion totale. Ce qui suffit pour dédomager, en partie, de ce qu'il entraîne avec lui de disgracieux.

Je souscris, de bon cœur, aux Moralités, que les judicieux Auteurs des Réponses ont su tirer du Sujet. J'ajouterai qu'après l'existence, la Faim est un des grands Bienfaits de la Providence. Elle est l'aiguillon du Travail. Qui le croiroit? Elle est, en quelque sorte, la Gardienne des Malheureux, en les obligeant, par l'impression qu'elle fait, à s'évertuer pour pourvoir, de la manière la plus convenable & la plus prompte, à ce qu'elle exige. Si l'Inanition & la Mort n'étoient pas précédées des douleurs de la Faim, que de Misérables, de Fainéans & de Paresseux se laisseroient périr, plutôt que de travailler, ou de faire conoitre leurs besoins à leurs semblables, je veux dire à ceux qui sont en état de les soulager?

Le Dégout, qui est, presque toujours, une suite de l'Intempérance, est une punition bien marquée de cette même Providence

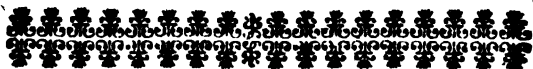
envers ceux qui abusent de ses Bienfaits. Heureux qui fait tenir un juste équilibre ; qui le proportionne à sa situation, & se met en état de faire usage de son superflu en faveur des Nécessiteux !

## QUESTION.

**J**E hazarde encore une Question, qui me paroît très problématique, & bien propre à exercer une Plume éloquente & délicate.

On demande : *Quel est le plus coupable, ou d'un Juge, qui se laisse corrompre, ou d'un Avocat, qui trahit sa Partie.*

Je prens la liberté d'avertir, quiconque voudra s'exercer à discuter une Question susceptible de deux manières de l'envisager, de vouloir bien mettre tout préjugé & toute prévention à l'écart ; de tâcher de bien comprendre la nature de la Question, & de ne se décider, qu'après une preuve aussi complète que le cas peut l'exiger.



## AUX EDITEURS

*Sur la Ire. QUESTION proposée dans le  
dernier Journal.*

**J**E suis, *Messieurs*, un simple Campagnard, qui cherche à cultiver par la Lecture, le Bon-Sens naturel à tous les Homes. V<sup>o</sup>tre Journal me fait véritablement plaisir, parceque j'y trouve tou<sup>j</sup>ours quelques Pièces à ma portée. Les *Questions* sur tout m'amusement; mais j'aime les comprendre. La prémière, que l'on propose, dans v<sup>o</sup>tre dernier Journal, ne m'a pas paru bien claire, & come elle traite un Point de Morale, Science dont nous autres Villageois regardons l'intelligence & la pratique, come ce qu'il y a de plus essentiel dans la Vie, j'ai crû pouvoir me hasarder à vous écrire, pour être instruit de ce que je desire favoir. Ce qui ma encore encouragé à prendre cette liberté, c'est que j'ai vû dans v<sup>o</sup>tre Journal diverses Pièces, qui venoient de Gens de Village, & entr'autres de *Buttes* \* ; cela m'a fait espérer que vous ne rebuteriés pas la mienne.

La

\* Journ. Helv. Juillet 1741. p. 656. & 1751. Juin p. 536.

La Question dont il s'agit est exprimée en ces termes : *Quelle est la Sageſſe la plus pure, & la plus durable, ou celle qui est l'ouvrage du Tempéramment, ou celle qui est l'effet de la Raison ?*

Ce qui me la rend obscure, c'est que je n'ai sans doute jamais eû une idée bien juste de ce que signifie le terme de *Sageſſe*. Soit préjugé, soit ignorance, je m'imaginerois qu'il étoit aussi rare qu'elle existât où la Raison ne se trouvoit pas, qu'il est rare de voir un Champ produire du Grain, lorsqu'on n'y en a point semé. Toutes les fois que j'entendois dire qu'un Home avoit perdu la Raison, je croïois qu'il n'avoit plus de Sageſſe. Je ne pensois pas que, par l'*ouvrage du Tempéramment*, il pût lui rester encore une Sageſſe plus pure & plus durable, que celle que produit la Raison. Voiant donc, par vôtre Journal, que je me trompois, dans l'idée que j'avois de la Sageſſe, je priai un jour mon Pasteur, de m'expliquer ce qu'il entendoit par là. Je crû qu'il dissiperoit d'abord tous mes doutes ; point du tout : Il me parût embarrassé de ma Question, & après avoir un peu pensé, il me répondit, qu'un certain M. *Wolff*, qui selon lui est un très habile Home, avoit défini la Sageſſe d'une manière très claire,

& qu'il alloit me faire voir son Livre. Il me conduisit alors dans sa Bibliothèque, & me lût une Définition Latine, qu'il m'expliqua à peu près ainsi: *La Sageſſe eſt la Science de choiſir en même tems un but excellent, & les moiens les plus propres pour y parvenir.*

Je trouvai alors la Question du Journal un peu plus obscure qu'auparavant, & je priai mon bon Eclésiastique, de concilier les expressions qui y étoient employées. Il l'examina & tourna de tous côtés. A la fin, il me dit, qu'il croïoit que le terme de *Sageſſe* étoit pris là pour celui de *Vertu*, qui, selon le même M. *Wolff*, est l'*Habitude de diriger ses Actions d'une manière conforme à la Loi Naturelle*. Il survint Compagnie, qui fit changer la Conversation.

De retour chez moi, il me sembloit que l'Auteur avoit eû tort de ne pas se servir de l'Expression propre, & que c'étoit un peu, par sa faute, que j'avois été embarrassé. Je me trouvois moins ignorant, en réfléchissant qu'un Home d'Etude avoit eû lui même peine à le comprendre. Cependant je cherchai le sens de la Question, en mettant le mot de *Vertu* en place de celui de *Sageſſe*. Je compris alors, que si la *Vertu* est l'*Habitude de diriger ses Actions d'une manière conforme à la Loi naturelle*, on peut dire, en  
pre-



prenant les termes à la rigueur, qu'il y a des Vertus de Tempéramment: La Sobriété, par exemple, est conforme à la Loi naturelle, & sans que la Raison y ait part, nous pouvons prendre l'habitude de manger peu, si notre Constitution n'exige pas beaucoup d'Alimens, & s'il ne se trouve guères dans notre Estomach, de ce que les Médecins appellent *Acide*: La Douceur peut encore être, quelquefois, le seul effet d'un sang extrêmement tranquille, qui s'émeut difficilement.

Si c'est là le sens de la Question, il me paroît que cette espèce de Vertu, produite par le Tempéramment, sera plus durable, que la véritable Vertu, qui est l'effet de l'Empire que notre Raison obtient sur nos Passions. Pour conserver cet Empire, la Raison a besoin de combats presque continuels, & il n'arrive que trop souvent, qu'elle ne peut résister au penchant, aux occasions, & aux séductions des mauvaises Compagnies. La Vertu de Tempéramment, au contraire, se soutient sans efforts & n'a aucun obstacle à surmonter. On pourroit, ce me semble, comparer la Raison & le Tempéramment à deux Monarques. Le premier occupe un Trône chancelant, acheté par bien des Victoires, & que quantité de Compétiteurs lui disputent. Nombre de Sujets indociles, animés par des Chefs fédé-

tieux, font attentifs à épier toutes les occasions propres à afoiblir la Puissance du Roi, & le tiennent ainsi dans de continuelles allarmes.

Le second Monarque, au contraire, paisible Héritier du Trône de ses Pères, n'a ni Concurrents, ni Envieux; tous ses Sujets soumis, lui obéissent aveuglément & sans contrainte. Personne n'a seulement l'idée de former des prétensions sur son Roïaume, & il est à présumer qu'il ne perdra jamais un Empire si peu difficile à conserver.

Come je ne comprends pas trop bien ce que c'est qu'une Vertu de Tempéramment, il n'est pas surprenant, que je ne sache pas mieux ce qu'on veut dire par la pureté qu'on lui attribue. Si l'Auteur entend par là, que cette espèce de Vertu est plus ou moins pure, à proportion qu'elle est plus ou moins mélangée par le Vice qui lui est opposé, je crois que la Vertu de Tempéramment est, dans ce sens, plus pure que la véritable Vertu, produite par la Raison. Les mêmes considérations, qui me paroissent prouver qu'elle est plus durable, me semblent établir aussi, qu'elle est moins mêlée d'Actions contraires & qu'elle se soutient d'une façon moins interrompue.

Je me suis un peu étendu, afin de vous prouver, *Messieurs*, qu'avant de vous écrire,

j'ai fait mes efforts pour découvrir le vrai sens de la Question. Je ne crois pas l'avoir pénétré. Si cela étoit, il me paroitroit extrêmement étrange, qu'on eût fait un parallèle d'une Vertu machinale, qui nous est commune avec les Brutes, & de cette Vertu aimable, doux Fruit de nôtre Raison & de nôtre Réflexion, qui seule peut nous procurer un bonheur solide & durable, qui seule par excellence doit être apellée Vertu.

Outre cela, je ne puis apercevoir quelle seroit l'utilité de cette Question, & un Auteur sage conoit trop le prix du tems, pour faire exercer l'Esprit & la Méditation, sur des Sujets dont on ne peut tirer aucun avantage.

Enfin, elle me paroitroit même dangereuse. Les Mots de *Sagesse* ou de *Vertu* portent avec eux, suivant les Idées générales, un caractère respectable. Il est encore augmenté par les Epithètes de *durable* & de *pure*. Tous ces Noms prodigués à ce qui est le seul effet de la Constitution, pourroient faire trouver un mérite réel dans des Actions purement machinales, & bien des Persones, peu éclairées, satisfaites de quelques Vertus de cette espèce, occasionées par le Climat ou par la disposition de leurs Organes, chercheroient avec moins d'empressement à en aquerir de plus réelles.

Il faut donc, que la Question renferme quelque sens caché, que je n'entrevois pas. Je serois charmé qu'on voulut bien me le découvrir, en se mettant, pour cet éfet à la portée d'un Génie simple & campagnard. Mon foible Bon-Sens ne peut point encore soutenir l'éclat des phrases pompeuses & des termes figurés dont les Esprits du Siécle font une brillante parade.

J'ai l'honneur d'être &c.



LETTRE d'un Etudiant à un de ses Amis, sur les Questions proposées dans le dernier Journal, p. 301.

**P**OUVÉS vous, *Mon cher Ami*, vous qui conoissés ma jeunesse & le peu d'Etudes que j'ai encore, me demander sérieusement d'écrire sur les Questions proposées dans le dernier Journal? Me croiés vous affés d'amour propre, pour ne pas sentir mon incapacité; ou m'en croiés vous trop peu, pour être sensible aux railleries? Vous vous tromperiés dans l'une & l'autre de ces idées, & je serois surpris, qu'avec beaucoup de pénétration, vous, qui devés si bien me conoitre, me comussiés si mal. Avés vous peut être dessein d'éprouver ma com-

plaisance ? Mais vous devriés savoir, qu'il n'y en a aucune, dont mon Amitié pour vous ne soit capable. Je veux cependant bien encore vous en doner une nouvelle marque, en satisfaisant à ce que vous exigés de moi. Je prendrai seulement deux précautions. La première de ne pas me faire conoitre, afin que le ridicule d'une mauvaise Pièce ne me devienne pas personel; la seconde d'éviter la prolixité, pour ne pas fatiguer doublement mes Lecteurs. Quant à vous, Mon cher Ami, si vous êtes peu content de ce que je dirai, vous devés au moins l'être beaucoup de ma démarche & de la violence que je me fais en vôtre faveur.

On demande dans la 1. Question ; *Quelle est la Sagesse la plus durable, ou celle qui est l'ouvrage du Tempéramment, ou celle qui est l'effet de la Raison ?*

J'avoüe que cette Question m'a paru singulière. La Raison seule me paroît capable de produire la Sagesse, & je ne conçois pas que celle ci puisse subsister ou l'autre ne se trouve pas. Soit que je reçoive ces termes dans le sens où on les prend comunément, soit que je les restreigne au sens précis des Définitions Philosophiques, je trouve toujours entr'eux une connexion des plus intimes, & les idées qu'ils me présentent,

me semblent inféparables. Pour dire cependant quelque chose sur la Question, je crois, que ce que le Tempéramment produit est plus durable & plus soutenu, que ce qui est l'effet de nôtre Raison. Semblable au Soleil, elle a malheureusement ses Eclipses. Il s'élève de tems en tems des Nuages, qui plongent nos Ames dans les ténèbres. La Raison alors a besoin de toutes ses forces, pour les dissiper, & si elle en vient à bout, elle est occupée encore à empêcher qu'il ne s'en forme de nouveaux. Les habitudes, au contraire, produites par le Tempéramment, se fortifient tous les jours, sans obstacles, & si ces habitudes sont bones, comme dans le cas de la Question, la Raison même aide au Tempéramment à les conserver, au lieu qu'elle le trouve souvent opposé aux règles qu'elle nous prescrit pour nôtre bonheur.

La 2de. Question, *Quel est le Talent qui procure le plus de réputation, ou celui de la Parole ou celui de la Composition par écrit?* me paroît facile à décider, & une Réflexion toute naturelle me semble prouver que le Talent de la Composition par écrit procure plus de réputation, que celui de la Parole. Un Orateur plait à ses Concitoyens & est admiré des Persones qui sont à portée de l'entendre: On en parle

avec éloge, lorsque l'occasion s'en présente ; mais son nom passe rarement dans l'Etranger. Il meurt, & l'on perd bien-tôt l'idée d'un Home, qui ne peut plus être utile & qui ne laisse rien après lui pour le faire revivre.

Au contraire, la réputation d'un Auteur s'étend par tout. Son Libraire est, pour ainsi dire, un Héraut païé pour faire valoir ses Ouvrages. On les achète ; le plus grand nombre par curiosité, d'autres dans un Esprit de critique, quelques uns dans le dessein de s'instruire, & tous ces diférens motifs servent également à augmenter la réputation de l'Auteur. Si ses Productions sont bones, elles passent à la Postérité, & sa Gloire ne meurt jamais.

Voici come on exprime la 3. Question : *D'où vient que de deux Persones que nous voions pour la première fois, l'une nous intéressera ou nous plaira plus que l'autre ?*

Je n'aurai recours ici, ni à l'influence des Planètes, ni à la Simpathie, raisons cependant fort comodes pour expliquer ce que l'on n'entend pas. Je voudrois, pour le dire en passant, que quelque habile Phisicien aprofondit un peu ce que c'est que la Simpathie, afin que l'on fut à quoi s'en tenir sur le degré de croïance que l'on peut doner aux prétendües expériences ; que

des Persones, d'ailleurs véridiques, affu-  
rent avoir été faites.

Quant à la Question, je crois qu'une  
Personne nous prévient en sa faveur, par un  
abord poli, qui flate nôtre amour propre,  
ou par des traits que nous trouvons agréa-  
bles. Il est même assés ordinaire de croire  
distinguer sur la Phisionomie quelques par-  
celles du caractère. La douceur ou la fierté,  
par exemple, s'y peignent assés souvent: Il  
est rare encore, que l'Esprit ne se décèle par  
l'extérieur. Ce qui peut aussi nous intèref-  
ser pour un Inconnu, sans que nous en sa-  
chions la véritable cause, c'est une certaine  
resemblance avec des traits que nous avons  
nous mêmes, ou qui sont propres à des Per-  
sones que nous chérifions. Enfin, le son  
de la Voix, un air plus ou moins dégagé,  
un coup d'œil plus ou moins gracieux, un  
rien, pour ainsi dire, ne détermine que  
trop souvent nôtre Ame à porter un juge-  
ment précipité, dont elle a peine à revenir  
dans la suite.

Je pourrois vous parler, en bon Répu-  
blicain, sur cette 4. Question, *Quel est l'E-  
tat où les Sciences & les Arts fleurissent avec  
le plus de facilité & de succès, ou le Répu-  
blicain ou le Monarchique?* Rien ne me se-  
roit plus facile que d'exhalter les avantages  
d'un



d'un Gouvernement, où la Liberté n'a d'autres bornes que celles qui sont nécessaires pour le maintien de l'ordre dans la Société. Mais il n'est question que d'examiner, si ce Gouvernement, prisable d'ailleurs par quantité d'endroits, a aussi l'avantage de contribuer plus qu'un autre aux progrès des Sciences & des Arts.

Consultons d'abord l'Expérience, & jettons en passant un coup d'œil sur l'Histoire Ancienne. Si d'un côté l'on voit la Grèce, & sur tout la République des *Athéniens*, si renommée par ses Sages & ses Philosophes; on trouve, d'un autre, l'Empire Romain, si fertile en Savans, en Poètes & en Historiens, sous les Règnes illustres d'*Auguste*, de *Tite*, d'*Antonin* & de *Marc-Aurèle*. Les *Perfes* & les *Mèdes* se sont aussi appliqués à l'Étude. Mais les *Egyptiens*, sur tout, me paroissent faire pencher la balance du côté de la Monarchie. C'est en *Egypte* où la plupart des Sciences & des Arts ont pris naissance: Les *Egyptiens*, dit M. Bossuet\*, avoient l'Esprit inventif. Leurs *Mercures* ont rempli l'*Egypte* d'inventions merveilleuses & ne lui avoient presque rien laissé ignorer de ce qui pouvoit rendre la vie comode & tranquile. Toutes les Sciences, ajoute-t'il, ont été

C c

en

\* Discours sur l'Histoire universelle p.487. Edit. de Paris.

*en grand honneur parmi eux. Les Inventeurs des choses utiles recevoient, & de leur vivant & après leur mort, de dignes récompenses de leurs travaux.*

On ne peut disputer aux *Egyptiens*, l'Invention de l'Arithmétique, de l'Astronomie, de l'Arpentage, de la Géométrie, de la Médecine & de quantité d'autres Sciences: Aussi, les plus renommés d'entre les *Grecs*, *Homère*, *Pythagore*, *Platon*, *Lycurgue*, *Solon* & tant d'autres, sont venus puiser dans cette Source féconde, les Semences des Fruits précieux qu'ils ont ensuite répandu dans leur Patrie. *Moïse*, lui même, cet Historien par excellence, fut instruit, dit l'Écriture, dans toute la Sagesse des *Egyptiens*.

L'Expérience ne nous fournit pas, seule, les preuves qui établissent la supériorité du Gouvernement Monarchique sur le Républicain, relativement à l'objet de la Question proposée; on peut encore en trouver de très fortes par le Raisonnement.

Il est incontestable, que les récompenses sont le moyen le plus sûr d'exciter l'Émulation & de faire prospérer les Sciences & les Arts. C'est principalement, par cet endroit, que la forme d'un Gouvernement peut  
avoir

avoir plus ou moins d'influence à leurs succès. Quoique les Savans, dit-on, travaillent pour la Gloire, ils ne sont certainement pas insensibles aux bienfaits, qu'une Main généreuse répand sur eux. Ce Principe proposé, je crois qu'ils auront lieu de s'attendre à des récompenses plus considérables dans un Roïaume que dans une République. Si l'on suppose un Etat Démocratique, il est assez rare que les Sufrages se réunissent pour récompenser dignement le mérite. La multitude n'est pas ordinairement disposée à paier cherment des Productions dont elle ne conoit guères tout le prix. Il ne me paroît du moins pas que les Savans aient lieu de s'y attendre.

Je conviens qu'on a plus d'espérance dans un Gouvernement Aristocratique, composé de Membres judicieux. Cependant, come sur le même article, la plupart des Homes ont des sentimens très différens, une Science aprouvée par quelques uns pourra être regardée par d'autres come peu nécessaire. N'étant pas d'accord sur l'appréciation de leur mérite, on aura peine à l'être sur celle de la récompense, que la diversité d'opinion rendra toujours plus incertaine & plus tardive.

Un Roi peut récompenser de bien des façons

diferentes. Les Emplois, les Dignités les Pensions dépendent de sa volonté feule. Si fon Goût l'engage à favoriser les Sciences & les Arts, aucun obftacle ne l'empêche de fe fatisfaire. Et quand même il n'y feroit pas porté par inclination, l'Amour propre, ce grand mobile des Actions humaines, l'y détermineroit. En répandant fes faveurs fur les Savans, il devient l'objet des Louanges que leur dicte la reconoiffance; en contribuant à rendre fon Roïaume floriffant, il s'aquiert lui même une Gloire immortelle. Un Miniftre favori, l'afermit encore dans ces idées, & tient la place que *Mecène* occupoit auprès d'*Auguste*, afin de s'aquérir, come lui, une réputation prefque auffi illuftre & auffi durable que celle de fon Maître. Ce n'eft pas le même cas dans une République. Le Gouvernement eft réparti entre trop de Membres, pour qu'aucun d'eux puiſſe eſpérer de fe faire un Nom, par la protection & les encouragemens que le Corps entier donera aux Sciences & aux Arts.

Enfin, je crois, qu'on ſentira facilement, que par bien des raifons, une République eſt bien plus bornée dans le choix, dans les moiens, & dans l'étendue des récompensés qu'elle peut acorder.

- Je me dispenserai de traiter la 5. & dernière Question *Quels seront les Sujets les plus heureux, ou ceux qui seront gouvernés par un Prince qui manque de lumières & de droiture, mais qui a des Ministres sages; ou ceux qui le seront par des Ministres corrompus, dont le Souverain est sage.* Je me contenterai de vous dire, que l'Académie de Santaren, en Portugal, a décidé, dans sa dernière Séance; „ Que l'inconvénient d'être gouverné par un mauvais Prince est toujours „ le plus dangereux & le plus à craindre, „ parceque ses Ministres, quelques bones „ intentions qu'il aient, sont ordinairement gênés dans les moïens de les mettre en pratique, & perpétuellement exposés aux traverses de ceux, qui flattent le caractère du mauvais Prince, & qui servent ses Passions; au lieu qu'un bon Prince, s'il est abusé par de mauvais Ministres, ne le sera que pendant un tems, & jusqu'à ce que ceux à qui la bonté de son caractère donne accès auprès de sa personne, aient trouvé le moïen de lui ouvrir les yeux, sur la perversité de ceux qui abusent de sa confiance; ce qu'on ne peut jamais espérer sous le Règne d'un Prince mauvais, come l'a prouvé l'exemple d'*Alphonse VI.*

„ Roi de *Portugal*, qui, par sa méchan-  
 „ ceté & son extravagance, mit ses Su-  
 „ jets en droit de le déposer, & fut relé-  
 „ gué dans les *Isles Tercères*.

J'ai trouvé cette décision, que je vous  
 raporte mot à mot, conforme à l'idée que  
 je m'étois déjà faite de la Question.

Je suis &c.



## AUTRE REPONSE

*Aux mêmes Questions.*

**V**ous m'aviés doné, *Mon cher Ami*,  
 une tâche assés longue, en m'invitant  
 à répondre aux cinq Questions propo-  
 sées dans le *Journal Helvétique*; mais on  
 n'est pas toujours d'humeur de composer  
 & d'écrire; *Apollon* a des momens plus  
 ou moins favorables, & vous vous aperce-  
 vrés bien, à la brieveté de mes Réponses,  
 que je n'ai pas sù saisir ces instans heureux,  
 ou que je n'ai pas pû en profiter. J'espère,  
 qu'auprès de vous, ma docilité & ma  
 promptitude, tiendront lieu du mérite qui  
 leur manque, & vous feront pardonner la  
 légéreté de mes Réflexions.

*On demande quelle est la Sagesse la plus pu-  
 re & la plus durable, ou celle qui est l'ou-*

*vrage du Tempéramment, ou celle qui est l'effet de la Raison ?*

*Reponse.* Il est certain, que la Sageffe la plus pure est celle qui est l'effet de la Raison, c'est du moins la plus estimable ; plus une chose nous coute à aquérir, plus elle est précieuse. Il ne faut pas avoir une grande conoissance du Cœur humain, ni avoir bien étudié les Passions, pour savoir combien il faut faire d'efforts pour s'en corriger, quand une fois elles ont établi leur Empire dans nôtre Cœur. *Socrate*, étoit né, *dit-on*, yvrogne & colère ; je suis persuadé qu'il eût plus de peine à vaincre ses passions, que son Disciple *Alcibiade* n'eût à remporter des Victoires, sur les Ennemis des *Athéniens*. A l'égard de l'Amour, peut on en triompher sans de grands combats ! Ecoutons sur ce sujet *Mad. Desboulrières*.

*Qu'il faut, cher Eurilas, de raison & de force,  
Lors qu'on est né voluptueux,  
Pour faire avec les sens un éternel divorce !*

Mais cette Raison, dont on vante le pouvoir & la force, n'a telle pas bien des foiblesses ?

*Un peu de Vin la trouble, un Enfant la séduit,  
Et déchirer un Cœur qui l'appelle à son aide  
Est tout l'effet qu'elle produit.*

La Résolution la plus ferme & la plus sage ne tiendra pas long-tems contre les attraits séduifans d'un beau visage: Un Vent plus fort que nos Réflexions nous entraîne come malgré nous , vers l'Ecueil où échoue nôtre fragile Vertu. La Sageffe, qui est l'ouvrage du Tempérament est moins pure, & moins louable: mais elle est plus durable & plus constante , parce qu'elle est fondée sur une forte d'instinct, qui nous conduit au Port, fans nous faire éprouver de violentes agitations. Une pente douce & insensible nous mène au but.

*A Vaincre sans péril, on triomphe sans gloire,  
Mais si l'on n'est pas Vainqueur, du moins  
on n'est pas vaincu.*

*On court risque de succomber  
Lorsqu'on est obligé de combattre sans cesse.*

Mais où il n'y a point de combat, il n'y a point de risque; l'absence de l'Ennemi fait toute nôtre sûreté.

II. Question, *Quel est le Talent qui procure le plus de réputation, ou celui de la Parole, ou celui de la Composition par écrit?*

*Reponse.* Si l'on demandoit, Quel est le talent, qui procure une plus prompte Réputation, je répondrois, que c'est celui de la Parole: La Langue marche fort vite; au lieu que la Plume va plus lentement; mais



aussi ses Productions s'étendent plus loin, & durent bien plus long-tems. Une Personne qui parle bien & agréablement gagne l'Esprit par l'oreille, on se plaît à l'entendre; mais le son de sa voix se dissipe bientôt, & ne laisse qu'une impression légère & un souvenir peu durable: Les Ecrits restent & impriment nôtre nom dans la Mémoire des Homes. Par eux nous devenons, en quelque sorte, come le dit un Poëte, *Contemporains de tous les Homes, & Citoïens de tous les Lieux*:

Nous ne nous lassons point de lire les Ecrits d'*Horace*, d'*Homère* de *Demosthènes*, de *Cicéron*, &c. quoi qu'ils aient vécu long-tems avant nous, & dans des Lieux fort éloignés; au lieu que nous ne savons que par une tradition assez incertaine que *Pericles*, & *Hortentius* possédoient, au souverain degré, le talent de la Parole.

III. Question. *D'où vient que de deux Personnes que nous voyons pour la première fois, l'une nous intéressera, ou nous plaira plus que l'autre?*

Réponse. On peut répondre que cet effet est produit par une espèce d'instinct, dont on ne peut rendre raison,

*Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,  
Dont par de doux accords les Ames assorties*

Su-

*S'unissent l'une à l'autre & se laissent piquer  
Par un je ne sai quoi, qu'on ne peut expliquer.*

CORNILLE.

Mais je sens, que cette explication n'est pas satisfaisante. Je ne sai si celle ci vaudra mieux. On prétend que chaque Personne laisse échaper de son Corps des exhalaisons plus ou moins agréables : Lorsque ces vapeurs sont assorties au mécanisme de notre Corps, lors qu'elles ne le blessent point, mais qu'aucontraire elles le flatent & lui causent une douce sensation, nous sommes portés naturellement à aimer la Personne, qui nous la procure. Cet épanchement, tout insensible qu'il est, ne laisse pas de faire impression sur nous. C'est une attraction, qui se manifeste par ses effets, come celle dont parle l'Illustre *Newton*, & qui n'est pas moins vive, ni moins générale; elle a également ses degrés & ses progrès; elle agit sur tous les sens, mais principalement sur les yeux & sur l'oreille; des graces, de la beauté, une Voix harmonieuse, tout cela nous charme & nous enchante, sans qu'on puisse dire pourquoi. Peut être que les qualités de l'Amé se peignent sur le Visage, & fortifient l'impression.

IV. Question : *Quel est l'Etat où les Sciences & les Arts fleurissent avec le plus de faci-*

*lité & de succès, ou le Républicain, ou le Monarchique.*

*Réponse.* C'est ici un point de fait, où il est nécessaire de consulter l'Experience. Que nous apprend elle? Elle nous dit que les Sciences & les Arts n'ont jamais plus prospéré, que dans les Républiques d'*Athènes* & de *Rome*; c'est dans cet heureux tems où l'on a vû briller les plus grands Peintres, les plus grands Poetes, les plus grands Orateurs. Cela est très naturel. La Liberté d'une République fournit de grands Sujets à traiter; l'Eloquence peut alors déployer toutes ses richesses. L'Esprit peut prendre l'effor, & s'élever sans crainte à tout ce que les Arts ont de plus noble & de plus sublime, au lieu que come le dit un vieux Poete,

*L'Esclavage, qui met un Home libre aux fers, .  
Lui ravit la moitié de sa Vertu première.*

On m'objectera le Règne de l'Empereur **AUGUSTE** & celui de **LOUIS XIV.** Mais il faut faire attention, que presque tous les bons Ecrivains, qui ont vécu sous l'Empire d'*Auguste*, étoient nés & avoient cultivé leurs talens, dans le tems de la République, dont ce Prince conserva l'image. A l'égard de *Louis XIV.* il eût soin d'exciter l'émulation des Savans & des Gens de Lettres, par des Peñions & des Récompenses, que les Muses

ne dédaignent pas toujours, & dont elles ont besoin.

La V. Question demanderoit d'être traitée avec plus d'étendue, que je ne puis en donner. Je dirai seulement : Qu'un Souverain sage & attentif peut corriger les fautes de ses Ministres, & empêcher qu'elles n'influent sur le bonheur du Peuple; mais il est rare que le Prince veuille se donner la peine de s'instruire de la conduite de ses Ministres, & qu'il ait la volonté ou la force de rectifier leurs ordres injustes & de les ramener à l'Équité. Il ne sauroit, ni tout voir, ni tout entendre, ni tout faire. Il ne sauroit ni régler la Police, ni manier les Affaires. S'il manque de lumières, & s'il y est peu acoutumé, ou les Plaisirs le séduisent, ou l'Ambition l'entraîne, ou le Repos l'endort. Peu de Princes peuvent dire come *Alexandre*; Je puis dormir sans crainte, pourvû que *Parmenion* veille. Un Prince dévot & superstitieux, pour faire son Salut, laissera damner son Peuple. J'aurois donc mieux vivre sous le Gouvernement d'un Ministre éclairé & vertueux, qui feroit de son devoir la règle de sa conduite.

L'Art de gouverner est peut-être de toutes les Sciences la plus importante; mais la plus difficile; aussi un excellent Auteur dit, que pour comander à des Hommes, il faudroit des

des Dieux, ou du moins des Hommes qui en eussent les bones qualités, & qui fussent autant supérieurs en lumières, à ceux qui leur obéissent, qu'ils le sont en dignités. *Le Peuple seroit très fortuné, dit un Ancien, si tous les Rois étoient Philosophes, ou si tous les Philosophes étoient Rois.* La Prusse fait aujourd'hui l'heureuse expérience de la vérité de cette Maxime. Malheureusement, tous les Princes ne ressemblent pas au Monarque, qui gouverne ce Roiaume avec tant de gloire, & qui voit tout par ses yeux. Quant on peut tout, on croit que tout nous est permis, & on ne laisse au Peuple, qu'une obéissance servile, qui abat le courage & les Esprits. Les Arts & les Sciences, qui avoient fleuri sous la République & sous l'Empire d'*Auguste*, dégénérent sous ses Successeurs, dont la plupart furent des Tyrans. Les Muses, ainsi que le Commerce, veulent de la Liberté & de la Protection; c'est ce que le grand *Colbert*, Ministre de *Louis XIV.* selon moi, supérieur à *Richelieu* & à *Mazarin*, conçût très bien; aussi à quel point les Arts & les Sciences ne furent-ils pas portés sous son Ministère; & avec quelle peine ne vit-il pas la *Révocation de l'Edit de Nantes*, qui porta un coup si mortel aux uns & aux autres que la France s'en ressent encore?

Pour

Pour mieux sentir les grands avantages, que tire un Etat d'être gouvernés par des Ministres habiles & appliqués; il n'y a qu'à considérer quel étoit en *France* l'épuisement des Finances, avant que Mr. de *Sully* en eût l'administration, & ce qu'elles devinrent après lui, par le peu de capacité, & la prodigalité de ses Successeurs. Il est vrai qu'on lui a reproché trop de roideur & de dureté, aussi bien qu'au Cardinal de *Ximenes*, qui a gouverné l'*Espagne*, sous la minorité de *Charles V.* Tant que *Néron* prit les avis de *Sénèque* & de *Burrhus*, il fut les délices des Romains, mais il en devint l'horreur, lors qu'il ne consulta que ses penchans, & que ses Passions.





## C R I T I Q U E

*De la Dissertation sur les Cercles ou Coteries,  
insérée dans le Journ. de Septemb. p. 265.*

**J**E ne fai si l'habile Home, qui nous a donné une *Dissertation* sur les *Cercles*, dans le Journal précédent, a fait usage d'une Maxime importante & très nécessaire à un Ecrivain, savoir d'écartier tout préjugé & toute prévention, d'envisager sa Matière sous les différentes faces dont elle est susceptible, d'en bien comprendre la nature & l'étendue, & de ne porter aucune décision, qui ne soit appuyée de preuves solides, & accompagnée de beaucoup de modération. Son Zèle Apostolique n'épargne pas les qualifications les plus fortes & les imputations les plus graves. Pour le prendre sur ce ton là, il faut avoir connu les choses par soi même, & non sur de simples probabilités, moins encore sur des Rapports passionnez, Enfans, toujours très dangereux, de la Vindication. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit disconvenir que les *Cercles*, ou toute autre *Coterie réglée*, & fréquente, ne portent quelque atteinte aux droits de la Société generale. Il en peut résulter des abus, plus ou moins grands. Les mêmes choses que l'on peut

dire , ou faire , dans les Maisons particulières , dans les Promenades , dans les Cabarets , ou ailleurs , peuvent aussi avoir lieu dans ces Coteries ; tant il est vrai que les Homes sont par tout les mêmes. Mais ce que je n'aurois jamais crû , c'est que , suivant nôtre excellent Auteur , les *Cercles* ont un degré de force supérieur , pour corrompre les pauvres Mortels. C'est au moins ce qui résulte de l'énergique Peinture qu'il en fait. La voici mot a mot. *Enfin les Cercles sont , ou des Assemblées politiques , ou des Academies de Jeu , ou des Réduits obscurs d'yvresse & de galanterie ; quelque fois on y réunit tous les abus & tous les désordres à la fois ; on s'y plonge dans tous les Vices ; l'on y est tout , excepté ce que l'on doit être.*

Il n'y a point là d'exception. Les Grands, les Petits , ceux du milieu , tout est en même catégorie. Si sa Définition est parfaitement juste , la meilleure Ame du monde conclura à faire main basse sur de pareilles Sociétés. Cependant , si l'on y réfléchit mûrement , on prendra , au contraire , le parti de les laisser subsister , avec défense expresse à chaque Individu de quitter sa Compagnie. Que pourroit-on faire de mieux que de cercler , le reste de leurs jours , des Homes d'un caractère aussi atroce que celui que dépeint nôtre pathétique Auteur ?



Si l'on oblige de pareils Homes à se répandre dans la Société générale, ils gâteront tout le reste. Dès lors voila une Ville, qui ne sera plus qu'un Cercle complet, où le Vice seul présidera. J'admire l'ardente charité de nôtre Orateur. Pour corriger ses chers Concitoyens, il les expose dans un jour qui n'est pas des plus propres à leur captiver l'estime de l'Etranger : Moien tout nouveau de servir sa Patrie & de la préserver *de sa ruine & de sa destruction prochaine, & inevitable*, come il le prédit. Mais peut être, que quelque généreux Membre d'un Cercle adoucira cette fastidieuse peinture. S'il fait voir que les Cercles n'ont point de Statuts & de Règlemens indépendans des Loix de l'Etat, il aura déjà fait la moitié du chemin ; ce qui, sans doute, ne lui donera pas beaucoup de peine, puisqu'il est inconcevable que de simples Particuliers, dans un Etat policé, puissent s'aviser de rien faire de pareil. Pour donner des preuves non équivoques d'une indépendance de cette nature, il faudroit décliner tous les Tribunaux établis, refuser toute soumission aux Loix, & conséquemment toute obéissance aux Magistrats. J'avoüe mon ignorance ; je ne conois point de Peuple, dans toute l'Europe même, où de simples Particuliers aient poussé l'ex-

vagance jusques là. Il fera ensuite très aisé, à ce Membre d'un des Cercles ataqué, de prouver que les Paiens ont employé des traits de la même force, contre les Assemblées des premiers Chrétiens, non pour en faire une comparaison, mais pour démontrer, que faute de conoitre les choses, ou sur de faux exposés, on peut se mettre dans le cas de déchirer impitoyablement ce qui mérite le moins de l'être; que l'on peut confondre l'Home d'honneur & de vertu avec ce qu'il y a de plus vicieux; que lors qu'il s'agit d'imputation, plus elle l'est grave, & plus on doit être circonspect; que dans pareils cas, come dans bien d'autres, lorsque l'on outre la Matière & que les qualifications portent à faux, la confusion en retombe, come de droit, sur les Auteurs trop crédules, ou trop inconsidérés; qu'il n'y a point d'établissement, d'état, ou de situation dont l'Home ne puisse abuser. Mais come jamais on n'a confondu le tout avec la partie, c'est blesser très fortement les règles de la Justice & de l'Equité, que de charger une espèce de généralité, des défordres & des écarts de quelques Individus. Enfin je ne voudrois pas répondre que ce généreux Membre, en examinant un peu rigoureusement toute la Pièce, ne la réduisit au Titre honête de pure Déclamation.

C. . . . Le 25. Octobre 1752.



## LES TONNEAUX.

VERS de Mr. DE VOLTAIRE, au ROI  
DE PRUSSE.

**B**LAISE PASCAL a tort; il en faut con-  
venir :

*Ce pieux Misantrope, Héraclite sublime,  
Qui pense qu'ici bas tout est misère & crime,  
Dans ses tristes discours ose nous soutenir,  
Qu'un Roi que l'on amuse, & même un Roi  
qu'on aime,*

*Dès qu'il n'est plus environé;*

*Dès qu'il est réduit à lui même;*

*Est de tous les Mortels le plus infortuné.*

*Il est le plus heureux, s'il s'occupe & s'il pense.*

*Vous le prouvez, GRAND ROI, car, loin  
de votre Cour,*

*En Hibou quelquefois enfermé tout le jour,*

*Vous percez d'un ail d'Aigle en cet abime  
immense,*

*Que la Philosophie offre à nos foibles yeux;*

*Et votre Esprit laborieux,*

*Qui fait tout observer, tout orner, tout conoitre,*

*Qui se conoit lui même, & qui n'en vaut que  
mieux,*

*Par ce mâle Exercice augmente encore son Etre.*

*Travailler est le lot & l'honneur d'un Mortel.*

*Le Repos est, dit-on, le partage du Ciel ;  
Je n'en crois rien du tout. Quel bien imaginaire,  
Que de croiser les bras pendant l'Eternité ?  
Est ce dans le Néant qu'est la Félicité ?*

**DIEU** seroit malheureux, s'il n'avoit rien à  
faire ;

*Il est d'autant plus Dieu qu'il est plus agissant :  
Toûjours, ainsi que Vous, il produit quelque  
Ouvrage.*

*Il préside au Scrutin, qui dans le Vatican  
Met sur un front ri-lé la Coife à triple étage ;  
Du Prisonier Mahmout, il vous fait un Sultan ;  
Il meurt à Mocca, dans le Sable Arabique,  
Le Café nécessaire au País des Frimats ;*

*Il met la Fièvre en nos Climats,  
Et le Remède en Amérique.*

*Il a rendu l'humain séjour*

*De la variété le mobile Théâtre ;  
Il se plaît à pétrir d'incarnat & d'albâtre  
Les Charmes arrondis du Teint de Pompadour ;  
Tandis qu'il vous étend un noir luisant débeine  
Sur le Nez aplati d'une face Africaine,  
Qui ressemble à la Nuit come l'autre au beau Jour.*

**DIEU** se joue à son gré de la Race mortelle ;  
Il fait vivre cent ans le Berger Fontenelle,  
Enterre à trente trois mon dévot de Pascal.

*Il a deux gros Toneaux, d'où le Bien & le Mal  
Descendent en Pluie, éternelle,*

*Sur cent Mondes divers & sur chaque Animal.  
Le Sot, le Bel Esprit, & les Foux & les sages,*

Chacun reçoit sa dose , & le tout est égal.  
 On prétend que de Dieu les Rois sont les Images:  
 Les Anglois pensent autrement ;  
 Ils vous joutiendront hardiment ,  
 Qu'un Roi n'est pas plus Dieu , que le Pape in-  
 faillible :

Il est cependant fort plausible ,  
 Que les Puissans du Siècle , obéis , révèrez ,  
 Ressemblent en un point à notre comun Maître.  
 C'est qu'ils font , come lui , le bien & le  
 mal être ;

Ils ont les deux Toneaux. Vous buchez pour  
 jamais  
 Le Toneau des Dégouts , des Chagrins , des  
 Caprices ,  
 Dont on voit tant de Cours s'abreuver à longs  
 traits.

Répandez toujours des Délices  
 Sur votre peu d'Elus , à vos Banquets admis :  
 Que leurs fronts soient sereins , que leurs Cœurs  
 soient unis ;  
 Au feu de votre Esprit que leur Ame s'éclaire ;  
 Que sans empressement nous cherchions à vous  
 plaire ;  
 Qu'en dépit de la Majesté  
 Une agréable Liberté ,  
 Compagne du Plaisir , Mère de la Saillie ,  
 Assaisone avec volupté  
 Les Ragouts de votre Ambroisie ,  
 Et que le bon Toneau soit à jamais sans lie !



E P I T R E

A S. M. LE ROI DE PRUSSE;

Par Mr. D'ARNAUD.

**E**Nfin, j'ai vu ce Lieu charmant,  
 Où mon ROI, s'arrachant au Trône,  
 A la gêne qui l'environe,  
 Déposant un Sceptre pesant,  
 Pour manier le Luth galant,  
 N'ayant enfin d'autre Couronne,  
 Que les Roses de l'Agrément,  
 Va dans le sein de l'Enjouement  
 Du Maître égaier la Personne.  
 C'est là, mon Auguste nouveau,  
 Que la tranquile Indépendance,  
 La philosophique Indolence,  
 Que tous les Amours, sans Bandeau,  
 Tous les Arts, avec confiance,  
 Viennent jouir de ta présence,  
 Et te soulager du fardeau  
 Dont gémit la Toute-Puissance.  
 La Grandeur ne peut t'éblouir;  
 Tu vois son superbe Fantôme,  
 A Sans-Souci (\*) s'évanouir.  
 Là le Monarque ose être un Home,  
 Conoitre, goûter le plaisir;

Ce

\* Maison Royale, nommée ainsi, parceque c'est là où de Roi se retire pour goûter les charmes de l'Etude.

Ce plaisir , l'unique chimère  
 Dont le Sage aime les erreurs ,  
 Qu'à la Cour , on ne trouve guère :  
 Les Champs seuls goûtent ses douceurs.  
 Lorsque , par les Loix de ta Place ,  
 Les Flateurs seuls te sont permis ,  
 Tu portes ton heureuse audace  
 Jusqu'à desirer des Amis.  
 Des Amis ! Dans le rang suprême ,  
 Qui les mérite mieux que toi ?  
 Ha ! quand tu nous caches le Roi ,  
 Tu fais voir un Dieu que l'on aime.  
 Ce Sage qui des Vérités  
 Parcours la lumineuse sphère ;  
 Qui pour avoir fait maints Traités ,  
 Maints longs Calculs acrédités ,  
 N'a rien perdu de l'Art de plaire.  
 Maupertuis pense à tes côtés ;  
 Tandis que des Champs-d'Elysée  
 Horace , digne de ta Cour ,  
 Horace vient en ce séjour  
 Répandre la tournure aisée ,  
 Cette Morale aprivoisée ,  
 Qui nous charme jusqu'à ce jour.  
 Sur ces Vers , que lui même admire ,  
 Enfans heureux du peu d'instans  
 Que te laissent de ton Empire  
 Les soins , hélas , trop importants.  
 De mon Héros digne Maitresse  
 Noble objet de la Passion ,

Postérité, qui de son Nom  
 Annexas à parler sans cesse ;  
 Avec quel plaisir, quelle yvresse,  
 Quels transports d'admiration,  
 Liras tu ces Vers où mon Maître  
 Epanchant son Cœur généreux  
 Enseigne l'Art de se conoitre\*,  
 La Science enfin d'être heureux  
 Ha! Retraite charmante & pure  
 Vous valés Berlin à mes yeux,  
 Ce Paris même, où l'Imposture  
 Surcharge la simple Nature  
 De ses Ornaments fastueux.  
 Sans-Souci, sois mon Parnasse  
 Et que, sur cet autre Hélicon,  
 Couronné du Lière d'Horace,  
 Et des Myrthes d'Anacréon,  
 Et de la Palme de Maron,  
 Mon Maître ait la première place  
 Sous la figure d'Apollon.

NOU-

\* S. M. a composé des Epitres Morales dans le goût d'Horace, qui sont autant de Chef-d'œuvres.





# NOUVELLES LITÉRAIRES.

BERLIN & LA HAÏE.

**I**L vient de paroître une nouvelle Edition des *Mémoires pour l'Histoire de Brandebourg*, par *Main de Maître*. Elle est en un double Format, in 4to. & in 12. imprimée proprement & correctement, à la Haïe, chez *Jean Neaulme*. On n'a rien négligé pour qu'elle réponde à l'excellence d'un Ouvrage, qui a pour Auteur un Grand Roi. Ces *Mémoires* ont fait bruit dans la *République des Lettres* & sont suffisamment connus, pour nous dispenser d'en donner un Extrait. Nous nous bornerons à mettre sous les yeux du Lecteur un Morceau, qui marque le but & les sentimens de l'Auguste Auteur de cette Histoire. C'est une Lettre de S. M. le ROI DE PRUSSE, au PRINCE ROIAL, son Frère, placée, en forme d'Épître Dédicatoire, à la tête de cette nouvelle Edition.

**M**ON CHER FRÈRE, J'ai employé, depuis quelque tems, mes loirs à faire l'Abregé de l'Histoire de la Maison de Brandebourg. A qui pourrois- Je mieux adresser cet Ouvrage, qu'à Celui, qui fera un jour, l'Ornement de cette Histoire, à Celui que la Naissance appelle

au Trône, & auquel J'ai consacré tous les Travaux de ma vie ? Vous étiez instruit des Actions de vos Ancêtres, avant que Je prisse la plume pour les écrire. Les soins que Je me suis donné, en faisant cet Abrégé, ne pourront servir, qu'à Vous en rappeler la mémoire. Je n'ai rien déguisé: Je n'ai rien tû; J'ai représenté les Princes de votre Maison, tels qu'ils ont été. Le même pinceau, qui a peint les Vertus civiles & militaires du Grand Electeur, a touché les défauts du premier Roi de Prusse, & ces passions qui, par la Providence ont servi, dans la suite des Tems, à porter cette Maison au point de Gloire où Elle est parvenue.

Je me suis élevé au dessus de tout préjugé: J'ai regardé des Princes, des Parens come des Homes ordinaires. Loin d'être séduit par la Domination, loin d'idolâtrer mes Ancêtres, J'ai blâmé le Vice en eux, avec hardiesse, parce-qu'il ne doit point trouver d'azile sur le Trône. J'ai loüé la Vertu, par-tout où Je l'ai trouvée, en me défendant même contre l'Entouffiasme qu'elle inspire; afin que la vérité simple & pure règnât dans cette Histoire. S'il est permis aux Homes, de pénétrer dans les Tems qui doivent s'écouler après eux; si l'on peut, en approfondissant les principes, deviner leurs conséquences, Je présage par la conoissance que J'ai de votre caractère, la prospérité durable de cet Empire. Ce n'est point l'effet d'une amitié aveugle, qui Me séduit en

vôtre faveur ; ce n'est point le langage d'une basse flatterie , que Nous détestons tous deux également ; c'est la vérité qui m'oblige à dire , avec une satisfaction intérieure, que Vous vous êtes déjà rendu digne du rang où la naissance Vous appelle. Vous avez mérité le Titre de Défenseur de la Patrie , en exposant généreusement vos jours pour son salut. Si Vous ne dédaignâtes pas de passer par les Grades subordonnez du Militaire, c'est que Vous pensiez , que pour bien comander, il falloit auparavant obéir ; C'est que votre modération Vous défendoit de vous parer de la Gloire, que le Vulgaire des Princes est avide d'usurper sur l'expérience des anciens Capitaines. Uniquement attaché au Bien de l'Etat , Vous avez fait taire toute passion & tout intérêt particulier, lors qu'il étoit question de son service. C'étoit par un même principe, que Boufflers s'offrit au Roi de France, la Campagne de 1709. & qu'il servit sous Villars. Lors qu'il le vit arriver, & qu'il scût qu'il devoit servir sous ses ordres, il lui dit ; Des Compagnons pareils valent toujours des Maitres.

Ce n'est pas seulement sur ce sang froid inaltérable dans les grands périls , sur cette résolution toujours pleine de prudence, dans les momens décisifs, qui Vous ont fait conoitre des Troupes, come un des Instrumens principaux de leur Victoire, que Je fonde mes espérances & celles du Public. Les Rois les plus valeureux ont

Souvent fait le malheur des Etats ; témoin l'ardeur guerrière de François I. de Charles XII, & de tant d'autres Princes, qui ont pensé se perdre, ou qui ont ruiné leurs affaires, par un débordement d'ambition. Permettez, que Je Vous le dise ; c'est la douceur, l'humanité de votre caractère, ce sont ces larmes sincères & vraies, que Vous versâtes lors qu'un Accident subit pensa terminer mes jours, que Je regarde come des gages assurez de vos Vertus & du bonheur de ceux, dont le Ciel Vous confiera le Gouvernement. Un Cœur ouvert à l'Amitié est au dessus d'une Ambition basse. Vous ne connoissez d'autres règles de votre conduite que la Justice, & Vous n'avez d'autre volonté, que celle de conserver l'estime des Sages. C'étoit ainsi, que pensoient les Antonins, les Tite, les Trajan & les meilleurs Princes, qu'on a nommez, avec raison, les Délices du Genre humain.

Que Je suis heureux, MON CHER FRERE, de conoitre tant de Vertus, dans le plus proche & le plus cher de mes Parens ! Le Ciel M'a donné une Ame sensible au Mérite, & un Cœur, capable de reconnoissance. Ces Liens joints à ceux de la Nature M'attachent à Vous a jamais. Ce sont des sentimens qui Vous sont connus, depuis long-tems, mais que Je suis bien aise de Vous reiterer à la tête de cet Ouvrage, & pour ainsi dire, à la face de l'Univers. Je suis avec

au-

autant d'amitié que d'estime, MON CHER  
FRERE, Votre fidele Frere & Serviteur,  
FREDERIC.

L'Académie Roiale des Sciences & Belles Lettres de Prusse, dans son Assemblée tenue le 7. de ce Mois d'Octobre, mit au nombre de ses Membres externes, M. *Deslandes*, Intendant de la Marine à *Brest*, connu par son excellente *Histoire Critique de la Philosophie*; Mr. *Marcellius Venturi*, Premier Médecin de la Reine Douairière d'*Espagne*, à *St. Ildefonse*; & Mr. *Zinn*, Professeur de Botanique à *Göttingen*. Mr. *Jacobi*, Lieut. d'Artillerie, fut aussi admis en qualité de Membre Ordinaire.

### P A R I S.

**L**ÈS Expériences sur l'Electricité font toujours grand bruit, & se continuent avec succès. Il y a déjà quelques Mois, que diverses Persones de distinction de cette Capitale, firent poser des Barres de Fer électrisées sur le faite de leurs Hôtels, pour les garantir du Tonerre. Mr. *Le Monier*, de l'Académie des Sciences, a fait diverses Epreuves à la Barre à *St. Germain*. Il avoit fait mettre cette Barre la pointe en bas; elle ne laissa pas de s'électriser, dès que l'Orage vint. Il fit aussi mettre une Barre de fer non électrisée, & elle s'électrifa de même. Ensuite, il essaya de mettre, sur le Gâteau

de Résine, une Bûche, qui fût pareillement électrisée. Aiant imaginé d'y placer son Laquais, il le fût aussi : On vit sortir, pendant l'Orage, des Etincelles de feu de sa tête & de ses mains. Ces Expériences électriques sont d'autant plus dignes d'attention, qu'elles donnent lieu à de nouvelles idées, qui, en se développant, pourront répandre du jour sur bien des choses que l'on ignore, ou que l'on ne conoit que très imparfaitement. L'Electricité peut être regardée comme un des plus grands ressorts de la Nature. Plusieurs Physiciens soupçonnent, que le mystère de la Végétation pourroit bien dépendre en partie d'une certaine Electricité naturelle.

Les Verges de Fer pointues dressées en l'Air, & soutenues sur des Supports de Matières électriques, come le Verre, la Soie, la Résine &c. s'électrifient toutes les fois qu'il tone, ou qu'il fait des Eclairs, come Mr. *Le Monier*, en a fait l'épreuve à *St. Germain*, & Mrs. *Cassini*, Père & Fils, sur la Plate-Forme de l'Observatoire de *Paris*; mais la nature des Corps, leur figure & leur situation, ne sont point des choses essentielles à l'expérience. Mr. *Le Monier* a électrisé des Barres de fer, grosses d'un Pouce en quarré, dont les bouts étoient taillés aussi en quarré, en les plaçant hori-

zontalement, à 5. ou 6. piez de terre, sur des Trétaux, dont les pieds portoient sur des Bouteilles de Verre. Il a électrisé le Bois & d'autres Matières. Il s'est électrisé lui même, au point d'alumer l'Esprit de Vin avec son Doigt. L'Apareil que l'Abé *Nollet* avoit placé sur la Plate-Forme de l'Observatoire, & que Mrs. *Cassini* observoient, s'électrifia tellement, que le Fer & les Pièces de Bois pouffoient au dehors des Aigrettes bruiantes, quand on en aprochoit le doigt, ou qu'on y portoit la main. L'Abé *Nollet* a fait de semblables Epreuves dans sa Maison, quoi qu'il soit logé dans l'endroit le plus bas de *Paris*, & qu'il y ait un grand Corps de Logis au dessus de son Appartement: Il fit passer, par le milieu d'une ouverture de 15. Pouces en quarré, pratiquée à sa Fenêtre, la moitié d'un Tuitu de Fer blanc de 18. piez de longueur; l'autre moitié restant dans la Chambre, apuiée horizontalement sur des Cordons de Soie. Lors qu'il tona peu, Mr. *Nollet* ne sentit que quelques Etincelles; mais lors que le Tonnerre & les Eclairs furent plus forts, les Etincelles redoublèrent aussi.

Mr. *Romas*, de *Nérac*, dans le *Baradois*, Correspondant de l'Académie de *Bordeaux* a reiteré plusieurs fois de semblables expériences, & il a constamment éprouvé les

éfets que l'on vient de rapporter. On a de lui une particularité digne d'attention. Après un Orage, qui s'étoit formé loin de *Nérac*, & qui ne s'y étoit annoncé que par un bruit sourd, & par quelques grosses gouttes de pluie, le Soleil étant dégagé de Nuages & le Ciel très clair, les Barres de fer furent électrisées. *M. Romas*, sans sortir de sa Chambre, en fût averti, par le son de deux petites Cloches, qui répondoient à ces Barres, & que l'attraction & la répulsion de l'Electricité faisoit soner. Ce Phisicien a adressé depuis peu, à *M. de Secondat*, Secrétaire perpétuel de l'Académie de *Bordeaux*, une Lettre, dans laquelle il propose divers nouveaux moïens de se garantir du Tonnerre. Il a paru aussi en cette Capitale une Brochure sur cette Matière intitulée, *Les Moïens de se préserver du Tonnerre par électricité, tant sur Terre, que sur Mer.*

Ce n'est pas seulement en *France*, que l'on fait de telles Expériences. On apprend, que *Mrs. Verati & Manteteuci*, Membres de l'Académie de *Bologne*, en font aussi, dans cette Ville là, avec *Mrs. Marini, Bonelli & Paganuzzi*. Pendant que l'un de ces Phisiciens, dans une de ces Expériences, tenoit la Verge de fer de la main droite, & qu'un second tenoit la Chaîne avec les deux mains, un troisième, aiant par hazard mis la main



sur une Corde de soie, qui étoit atachée à la Chainé, il parût une Flame affés vive, qui fât suivie immédiatement d'un bruit semblable à celui d'un coup de Tonerre. A l'instant que la Flame parût, ces trois Observateurs sentirent une comotion, dont les éfets furent diférens sur chacun d'entr'eux. Au prémier, elle passa du bras droit jusqu'au bout du pied; au second, des deux mains à la poitrine; & au troisiéme, du bras droit au bras gauche, & tout de suite à la jambe, en se portant jusqu'à la plante du pied. Ces Phisiciens se proposent, par leurs experiences, de garantir, dans la suite, leur Ville des éfets du Tonerre, & de faire enforte qu'on y en entende, le bruit avec moins de fraieur.

Les Expériences, faites en *Angleterre* y ont conduit aussi à d'utiles Découvertes. M. *Brown*, Médecin à *Londres*, privé depuis deux Années, de l'usage de la Parole, par une Paralysie, qui lui étoit tombée sur la Langue, consumé d'ailleurs par une Fièvre nerveuse, qui gênant extrêmement sa respiration, lui laissoit à peine un Soufle de vie, a recouvré la parole & sa santé, en se faisant électriser.

## G E N È V E.

**L**E Sr. *Antoine Philibert*, Libraire au Perron, a actuellement sous Presse un

Recueil de Pièces curieuses & intéressantes, intitulé : *Lectures sérieuses & amusantes, en VI. Volumes in 12. de 360. pages.* Le prix de chaque Volume est de 20. Sols, Argent de France, pour ceux qui souscriront jusques à la fin de Novembre prochain, & 30. pour les autres. En recevant le 1. Vol. au Mois de Janvier 1753. les Souscrivans paieront d'avance, pour les deux suivans, & ensuite pour les trois derniers.

Le même Libraire débite, *Conseils à une Amie, avec les Caractères, par Mad. de Puisieux, en 3. Parties, in 8°. à L. 3. Arg. de France.* Il vend aussi la 2. Partie des Caractères séparément.

## Z U R I C H.

**O**N vient d'imprimer ici, un Ouvrage sur la Physique de la Terre, très estimé des Connoisseurs: Il est intitulé *Mémoires sur la Structure intérieure de la Terre, Par M. Elie Bertrand, Min. du St. Ev. & Membre de l'Académie Royale des Sciences de Prusse, A Zurich, chez Heidegger & Comp. MDCCLII. in 8°. 152. pages.* On voit à la tête une Epître Dédicatoire, d'un tour original & heureux, qui nous peint, avec délicatesse, le Philosophe éclairé & le grand Magistrat, en la Personne de M. OUGS-POURGUER, Sénateur de la République de Berne, & Vice-Président de la Chambre

Suprême des Apellations du Pais de Vaud, à qui cet Ouvrage est dédié. Nous avons inferé dans notre Journal de *Juillet* p. 55. les Observations d'un Académicien de *Berlin* sur ces Mémoires, envoyés Manuscrits à l'Académie Roiale, qui les font conoitre d'une manière très avantageuse; ainsi nous y renvoions le Lecteur, & nous ajouterons seulement, que le Livre que nous annonçons est terminé par une très belle Lettre sur la diminution des Mers & l'origine des Montagnes, adressée a M. FORMEY, Secrétaire perpétuel de l'Académie Roiale de Prusse, & Professeur en Philosophie à *Berlin*.

---

## LES EUNERAILLES DEPLACÉES, *Avanture comique & galante.*

**I**l y a quelque tems, qu'un riche Marchand de Bois de *Paris*, nommé Mr. *Forget*, perdit sa Femme, sans que pendant plusieurs Mois il pût en avoir la moindre nouvelle. En Home dévot, come il l'est, les Prières, les Neuvaines, & ce que la Dévotion peut mettre en usage dans les plus grandes calamités, tout fût employé par le bon Home, pour redemander au Ciel sa très chère Moitié, dont il ne savoit

quelle avoit été la destinée ; mais toutes ces pieuses pratiques, quoi qu'excellentes par elles-mêmes, ne lui réussirent point. Il n'eut pas plus de succès dans les perquisitions exactes qu'il fit pour la découvrir, dans tous les endroits où il pouvoit soupçonner qu'elle eût des connoissances. La croiant donc périe par quelque funeste accident, il s'informe à la *Morne*, chez le Lieutenant de Police, il envoie & va lui-même chez tous les Pêcheurs de la Ville, & même de *St. Cloud*, pour voir si son Cadavre ne s'est point trouvé dans leurs Filets, Il fait les mêmes informations chez les Bâteliers, & il pousse ses recherches jusques à faire fouiller la Rivière, depuis le Port à l'*Anglois* jusques à *Surène* ; ce qui fait une espace de 4. à 5. lieües. Point de nouvelles, aucun indice, qui lui aprenne ce qu'elle peut être devenue. Après tant de perquisitions infructueuses, la croiant morte réellement, sans savoir de quelle manière, il lui fait faire des Funerailles magnifiques, avec un Service des plus solennels, auquel il invite toute sa Famille, qui se rend à l'Eglise en grand Deuil, & prie avec lui, selon la coutume, pour le repos de l'Ame de la prétendue Défunte.

A peine cette lugubre & édifiante cérémonie étoit elle achevée, que M. Forget

fût visité par un de ses Amis, qui lui aprit, que dans un Voyage qu'il venoit de faire à *Liège*, pour quelques Affaires, il y avoit rencontré son Epouse, qui fort surprise de le voir, avoit feint de ne pas le reconoitre. Il ajouta que, piqué de ce mépris, dont il ignoroit la cause, il l'avoit fait suivre, aussi bien qu'un Home très bien mis, avec lequel elle étoit pour lors, qu'ayant sù où elle demuroit, il s'étoit informé secrètement de ce qu'elle étoit venue faire à *Liège*, & qu'il avoit appris qu'elle y vivoit en ménage & passoit pour la Femme de l'Home avec qui il l'avoit rencontrée, & dont il lui fit le Portrait, que du reste il y menoient ensemble une Vie aisée, & y faisoient une assez belle figure.

A ce récit peu s'en falut que M. *Forgez* ne perdit l'Esprit. Ce qui augmenta encore sa consternation, sa honte & sa douleur, fut que, au signalement que son Ami venoit de lui faire de l'Home avec lequel sa Femme étoit, il reconut un certain Prêtre *Hibernois*, qu'il avoit quelquefois vû chez lui & qu'elle lui avoit présenté come son Directeur de conscience. Une infidélité si honteuse & si indigne, dans une Epouse qu'il aimoit tendrement, non seulement lui causa la plus grande indignation, mais elle lui ouvrit encore les yeux sur une

chose que son Amour lui avoit caché jusques alors. L'on fait quelle est ici la fortune des pauvres Prêtres *Hibernois*. La vic aîsée qu'on venoit de lui dire que menoient à *Liège*, ces deux, soit-disant Epoux, fit appréhender avec raison, à Mr. *Forget* que non seulement il n'eût fourni aux fraix du Voyage, mais encore à l'entretien de ce nouveau Ménage. Plein de cette idée, il court à son Cofre fort, auquel il trouva que sa chère Epouse avoit donné un terrible Assaut. Même vuide dans son Bufet, où il ne trouva plus que l'Argenterie dont on se servoit à l'ordinaire. Pour la Toilette & les Bijoux de Madame on conçoit aisément que tout étoit disparu. Tout compté, évalué, suputé & calculé, le bon Home perd cinquante mille Livres à l'escapade d'une Femme qu'il a, malgré cela, la foiblesse de regretter encore. Pour cette Epouse infidele elle est uniquement ocupée à se divertir avec son indigne Complice, en atendant que la Providence, qui ne perd point de vue ces fortes de crimes, en tire la vengeance que celui ci mérite, & à laquelle les Coupables n'échappent jamais.



LOGOGRIPE.

**L**Écteur, come un autre Prothée  
 Je suis Nam, Géant, mince, épais ;  
 Amusant, ennuyeux, excellent ou mauvais  
 Ancien ou nouveau, pieux, menteur, athée.  
 A l'estime, au mépris, mon mon sort est destiné,  
 Et souvent par Arrêt aux Flames condamnés.  
 Sans le centre, je suis un Instrument antique ;  
 Ou ce qu'il faut, Lecteur, avant qu'on me critique.  
 Sans chef, que peut on voir ? Un Home sans  
 raison.

Je fais voir chez les Juifs une illustre Maison ;  
 Un Epoux, qu'autrefois un Monarque Prophete  
 Fit servir de victime à sa Flame inquiète ;  
 Un Insecte rampant, un lieu voisin de l'Eau ;  
 Une utile Liqueur pour fouler le Chapeau ;  
 Une Ville Normande, un objet méprisable ,  
 Un degré de Musique, un Vice peu traitable ;  
 Un Traître qui renvoie un joueur avec rien.  
 Je vais bien-tôt finir ce burlesque entretien.

On peut trouver encore un Chemin très utile  
 Conu sous plusieurs noms, au Village à la Ville ;  
 Un Home de Justice ou choisi par les Cieux ;  
 Le Trésor des Humains, qui perit avec eux ;  
 Un Pronom masculin ; en fin un grand Prophète ;  
 Mais ! c'est trop fatiguer un Lecteur... Je  
 m'arête.

TA-



# T A B L E.

<b>D</b> iscours contre l'Intempérance.	331
Lettre sur une Table d'un Marbre précieux & sur d'autres Curiosités.	351
Remarques sur le Siècle de Louis XIV. par Voltaire.	365
———— de l'Auteur de la Question du Journal d'Août.	377
Question nouvelle.	381
Lettre d'un Campagnard sur la Ire. Question de Septembre.	382
———— d'un Etudiant sur les V. Questions du même Journal.	388
Réponse aux mêmes Questions.	398
Critique de la Dissertation sur les Cercles du Journ. précédent.	407
Epitre au Roi de Prusse, par M. de Voltaire.	411
Autre Epitre à ce Monarque, par Mr. d'Arnaud.	414
Nouvelles Littéraires.	417
Epitre du Roi de Prusse au Prince Roïal son Frère, à la tête d'une nouv. Edition des Mémoires pour l'Histoire de Bran- debourg.	417
Les Funerailles déplacées, Avanture galante.	427
Logogriphe.	431